

ANNA BELLA,

OU

LES DUNES DE BARHAM.

Traduit de l'Anglais de MACKENSIE,

PAR GRIFFET DE LA BAUME.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez FIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. DCCC. X.

49973



*Avec des Mœurs dignes de l'Age d'Or,
Il fut un Ami sûr, un Auteur agréable;
Il mourut vieux comme Nestor,
Mais il fut moins bavard et beaucoup plus aimable.*

ANNA BELLA,

OU

LES DUNES DE BARHAM.

Traduit de l'Anglais MACKENSIE,

PAR GRIFFET DE LA BAUME.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. DCCC. X.

AVANT-PROPOS.

LE Roman dont je donne ici la traduction au Public m'a paru digne de fixer son attention et fait pour exciter le plus vif intérêt. De la gaîté, de la finesse, des caractères heureusement imaginés et parfaitement soutenus, des situations souvent neuves, toujours attachantes, des dialogues d'une singularité piquante, enfin une espèce de physionomie toujours à lui ; voilà ce qui m'a paru distinguer cet Ouvrage de la foule des Romans qui inondent aujourd'hui la littérature. Pour faire d'un seul trait l'éloge de l'Auteur, je dirai qu'il a souvent atteint cette originalité fine, cette sensibilité vive et languir l'action ; j'ai supprimé des détails peu dé ceps dans notre langue et dans nos mœurs ; j'ai même osé quelquefois substituer quelques-unes de mes réflexions à celles de l'original : mon seul but a été de jeter plus de chaleur sur l'ensemble et de presser la marche du plan, afin d'augmenter l'intérêt. Heureux si j'ai pu contribuer par cette traduction au plaisir des âmes sensibles ! Je me croirai alors trop récompensé de mon travail.

ANNA BELLA,
OU
LES DUNES DE BARHAM.

LETTRE PREMIERE.

DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham, 23 mars.

TES conseils, mon cher William, ont toujours été pour moi de la plus grande utilité ; mais tes prophéties ! ah ! permets que je n'y croie pas. Je l'avouerai cependant, elles ne sont pas dénuées de fondement pour le commun du genre humain ; mais, soit vanité, soit témoignage intérieur de ce que je vaux, j'aime à me croire excepté de la foule. Je sais que l'espace d'un mois, d'un seul mois qui s'est écoulé depuis que j'ai quitté le fracas du monde, et me suis retiré dans ces lieux enchanteurs, qui sont à mes yeux d'autres Champs-Élysées, est trop court pour que je puisse dire que je fonde sur mon expérience actuelle ma préférence pour la solitude : non, non, William, je la fonde sur l'expérience de huit années passées dans le monde,

et qui m'en ont donné une telle satiété que, quand bien même ta prédiction serait appuyée par les manes vénérables de mon père, de mon grand-père et de tous mes ancêtres, en remontant au règne d'Alfred, je ne puis croire, comme tu me l'annonces, que je désirerai moi-même un jour me lancer de nouveau dans ce tour billon insensé.

Ne va pas t'imaginer maintenant que j'aie me déclarer publiquement l'apôtre de la réforme, fronder partout le monde et ses faux plaisirs, ou que je pense que ma vie ait toujours été en butte aux persécutions de la fortune. Non, mon ami ; excepté deux événemens dont je te confierai les détails aussitôt que je le pourrai faire avec quelque tranquillité, il ne m'est rien arrivé que ce qui arrive à tout le monde ; et même, dans ma situation d'esprit, je suis disposé à regarder comme la source de mon bonheur ce que tous les autres considéreraient comme la plus grande calamité ; je veux dire la ruine de ma fortune.

Je suis le plus jeune de deux fils d'une famille riche et titrée. Mon père était le cadet d'une branche plus nombreuse ; aussi fut-il envoyé dans le monde pour tâcher d'améliorer sa fortune par lui-même : quand il hérita du titre et des biens de la famille par la mort de son frère aîné, il était négociant, et retint pour cette profession un goût singulier jusqu'à sa mort.

Dans sa manière de voir il n'y avait pas sous le ciel d'état aussi utile ni aussi respectable. Le médecin réclame le premier rang pour son art, dont le but est de conserver les hommes ; le philosophe, dans l'orgueil de son cœur, s'écrie : C'est nous qui avons poli et civilisé le genre humain par nos écrits. Non, dit mon père, il est constant que les premiers font autant de mal aux hommes qu'ils leur sont utiles ; on doit, il est vrai, quelque chose aux lettres et à la philosophie, mais ce n'est qu'un secours auxiliaire : c'est au caractère noble d'un négociant que le genre humain doit son opulence, ses jouissances, l'élévation de ses sentimens, et tous les agrémens qui dérivent de cette source abondante.

Certainement mon père portait cette idée trop loin : mais tu ne seras pas étonné que, d'après cela, il m'aie placé, à l'âge de dix-huit ans, dans une maison de commerce considérable, et qu'à vingt-trois j'aie commencé à faire le négoce moi-même avec un capital de vingt mille livres sterlings¹.

Tant que mon père vécut, le plus heureux succès couronna mes entreprises ; mais il mourut trois ans après cette époque, en 1774. Ni la tournure de mon caractère, ni le goût irrésistible que tu me connais pour la poésie, et que j'avais contracté depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à dix-huit, n'étaient bien propres à me faire éviter les maux qui me menaçaient. Je me délassais de la fatigue des affaires par la lecture charmante de quelques pages de Virgile ou d'Horace ; et, trop souvent, au lieu d'être dans mon bureau à tenir ma correspondance étrangère, j'étais sérieusement occupé dans mon cabinet à composer, contre mon devoir, des stances, une ode, ou quelque élégie.

En 1776 ma sœur unique épousa un lord. Quand j'aurai eu la force de te détailler les affaires de ma famille, tu verras que cette circonstance influa beaucoup sur ma retraite. Bientôt après mon commerce s'embarrassa, soit par des remises de l'étranger qui me manquèrent, soit par d'autres incidens ; et je luttais depuis deux années contre ma destinée lorsque la fortune t'amena à mon secours. Par tes conseils et ton assistance, mon bon ami, j'ai du moins échappé à la honte et au désespoir ; grace à tes soins, j'ai acquis la santé, la paix, la liberté et le nécessaire ; je possède enfin cent cinquante livres sterlings de rente, une petite maison sur la pointe des dunes, un chien fidèle, et, quoiqu'assez âgée, la ménagère la plus propre des trois paroisses d'alentour.

Pour ma santé, j'ai pris possession de toutes les promenades à cinq milles aux environs, et j'ai un jardin d'un demi-arpent où brillent à leur tour les fleurs les plus belles. L'étude et les livres suffisent à ma récréation ; le voisinage ne manque cependant pas d'aimables hôtes des deux sexes, dont je t'entretiendrai peut-être un jour.

Ton ami, HENRY DAVIS.

LETTRE II.

LE MEME AU MEME.

Des Dunes de Barham, 30 mars 1780.

Ne t'imagines pas, William, que je vive ici absolument en reclus. Je ne hais, n'évite, ni ne cherche la société ; tout ce que je souhaite, c'est d'être

heureux avec elle, ou sans elle ; et toute ma dispute avec toi roule sur la possibilité d'atteindre le bonheur.

A un mille de mon asile solitaire est un vaste et agréable village habité par quelques familles opulentes, et honoré d'un manoir seigneurial ; il y a une assez jolie auberge, avec un bon jeu de boule, auquel j'ai déjà paru deux fois ; et deux fois j'ai mis le juge de paix, ses deux filles, le ministre, sa femme et la moitié de la paroisse dans un terrible embarras sur ma personne, ma naissance et ma parenté. J'espère que cette petite curiosité ne sera satisfaite que quand il me plaira : mon changement de nom me tranquillise la-dessus. Tu es fâché, William, que j'aie pris un autre nom ; mais tu ne sais pas encore toutes les raisons qui m'y ont déterminé ; non que je prétende que tu les trouves toutes sans réplique ; mais enfin je n'ai pu résister à l'envie que j'avais d'être ignoré. Pour ne pas m'étendre à présent sur ce qui m'avait inspiré cette envie, je vais, d'après les instructions que je tiens de ma ménagère, te tracer le tableau fidèle de mon voisinage.

A tout seigneur tout honneur. Je dois d'abord te parler de lord Winterbottom, jeune seigneur à qui son père a laissé un titre et des possessions assez considérables, mais dont les biens font de fréquents voyages vers le quartier des Juifs et de tous les usuriers et fripons de ce genre : quant à son intégrité, il suffit de te dire qu'il a été à la cour. Il honore ce village de sa résidence à-peu près trois mois de l'année.

Le second, pour le rang, est le chevalier Ambroise Archer, qui paraît approcher du moyen âge. Depuis vingt ans jusqu'à trente il a fait, comme tous les jeunes gens de fortune, plusieurs extravagances qui ont réduit ses revenus de trois mille livres sterlings à deux mille qui lui restent encore aujourd'hui. A trente ans il eut le bon esprit de reconnaître son erreur ; et, ce qui est encore plus extraordinaire, il résolut de la réparer : le moyen qu'il prit pour cela te donnera de lui une idée avantageuse. Au lieu de solliciter une place à la cour, de suivre à la piste une opulente douairière, ou de courtiser quelque fille riche de la cité, il se retira à la campagne, retrancha de ses dépenses, se moqua des plaisanteries des fous qu'il abandonnait, et devint un homme.

La surintendante de la maison du baronnet est miss Patty Archer, vieille fille de cinquante ans, acariâtre et revêche, et qui, ne pouvant dire du mal de

son mari, puisqu'elle n'en a pas encore, s'amuse à en dire de tout le monde.

L'écuyer James Whitaker, juge de paix de la paroisse, possède au moins, si j'en crois ma vieille ménagère, cent mille livres sterlings, et n'a d'autres héritiers dans le monde que ses deux filles, les plus jolies créatures de tout le pays, et aussi aimables que belles : quant à l'écuyer, c'est un assez bon-homme au fond, mais on le fait tourner et retourner comme une girouette : le dernier qui parle a toujours raison avec lui.

Ces filles charmantes, ces créatures angéliques, William, deux fois je les ai vues à l'église ; deux fois je les ai rencontrées dans un bois solitaire du parc de leur père, où je compte, tant que cette retraite sera permise aux mortels, me promener souvent pour rêver sur le passé. Hélas ! d'autres anges de cette espèce m'ont déjà causé bien du tourment.

M. Delane, le ministre de la paroisse, a la réputation d'être un honnête homme. à sa manière, et un très-habile prédicateur ; ceci est très-juste, car je l'ai vu écarter par un doux sommeil les soucis et les peines de presque tout son auditoire, et je me suis senti moi-même incapable de résister à l'influence somnifère de sa lente monotonie. Il a un fils à Cambridge et deux filles au logis ; l'une marquée de la petite vérole et très-vaine de son esprit, l'autre de sa beauté.

Point de sévérité sur mon babil, William ; que serait la vie sans ces bagatelles ?

Toujours sérieusement ton ami,
HENRY DAVIS.

LETTRE III.

M. WIMAN A M. DAVIS.

Londres, 6 avril.

Si j'étois un monarque despote, mon cher Henry, je voudrais non seulement faire pendre tous mes sujets paresseux comme toi, mais même faire disséquer *de leur vivant* les cerveaux et les cœurs de tous ces petits messieurs qui affectent de penser et de sentir autrement que le reste du genre humain. Comme si j'étais berger, j'extirperais de mon troupeau tout

mouton ou brebis qui irait brouter seul dans un coin, tandis que le reste du troupeau prendrait en société sa pâture.

Morbleu ! Davis, tu me fais entrer dans des transports de rage toutes les fois que je considère ta folie.

Hermite à trente-un ans ! Un garçon qui jouit de toutes ses facultés, d'une santé robuste, dont l'esprit et le goût, excepté sur ce malheureux point, sont incomparables ! Un garçon qui pourrait fendre du bois et puiser de l'eau au moins pour dix, ne jeter le sceau dans le puits que pour étancher sa propre soif ! D'après le calcul le plus modéré, vous devez, monsieur, à l'état et à votre patrie au moins deux enfans. Cette guerresi juste², cette guerre si absolument nécessaire, a augmenté votre dette d'un troisième Cent mille hommes en habits rouges, poussés par le bien public *et amore patriæ*, se battent pour le reste de leurs chers compatriotes ; un nombre égal en habits noirs répète des prières, ou suit les étendards de la chicane, toujours d'après les mêmes motifs ; un million fabrique des boutons ou ces objets de luxe par lesquels le riche paie, sans le savoir, un tribut à la classe indigente ; tandis que toi, inutile créature, méprisant le but pour lequel ton père t'avait donné le jour, tu languis dans l'ombre et dans la solitude : *O dieux puissans de l'Olympe ! quel vide affreux jette le manque d'ambition parmi vos œuvres d'ici-bas*³!

En supposant qu'il soit possible que vous obteniez le bonheur par un plan aussi blâmable, dites-moi, monsieur Henry Davis, quel droit avez-vous d'être heureux pour vous seul ?

Parbleu ! monsieur, je puis lire Horace aussi-bien que vous, et cependant je me suis condamné à commenter Coke et Lyttleton : il faut que je sois ennuyé par les testamens des morts et les souhaits des vivans ; il faut que je cherche l'éloquence et la philosophie de Cicéron dans des rôles de procédure et des plaidoieries ; et, quand j'ai fait ma besogne depuis le matin jusqu'au soir, il me faut, par forme de récréation, aller entendre dans les sociétés du meilleur ton de sottes déclamations sur la politique, des balivernes sur la mode et la parure du jour, des anecdotes racontées très-chastement sur le peu de chasteté de nos dames ; ou bien aller bâiller au spectacle, tandis que si j'eusse été aussi impertinent et aussi égoïste que toi, la conversation d'un seul ami sensible m'aurait suffi ; je t'aurais toujours

alors, Davis, tenu enchaîné à *une portée d'oreille* ; et, quand tu n'aurais servi à autre chose sur terre qu'à recueillir les déclamations d'un avocat, afin d'épargner aux juges et à l'auditoire la fatigue de les écouter, tu aurais au moins été de quelque service à la société.

Hélas ! je l'avais auprès de moi ce véritable ami, ce diamant sans prix, et il est allé s'enterrer dans une solitude, non pour se repentir d'aucune chose qu'il ait faite jusqu'ici, mais pour faire quelque chose dont il ait à se repentir ; je l'ai entendu hurler du fond du désert, et appeler cela harmonie ; sa voix, jadis si douce et si mélodieuse, n'a plus aujourd'hui de charmes pour son ami ;

WILLIAM WIMAN,

LETTRE IV.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham.

A la bonne heure, William, je te passerai cela ; je suis un insensé, un chevalier *penseroso*, *tenebroso* même ; mais, à la manière dont tu t'empportes contre le genre de vie que j'ai choisi, tu conviendras aussi que tu es un peu fanatique.

Jusqu'à ce que je t'aie raconté l'histoire de ma vie, tu voudras toujours me blâmer, sous prétexte d'ignorance ; et peut-être, quand tu la sauras, continueras-tu à le faire, sous prétexte de sagesse.

Tu connais ma naissance, et tu sais que les huit dernières années de ma jeunesse se passèrent à la bourse et dans le tourbillon des affaires.

Mon digne frère et moi, depuis le tems que nous fouettions ensemble nos sabots, nous ne pûmes jamais être d'accord en rien, excepté sur un seul point, celui de nous détester l'un l'autre le plus cordialement du monde : malgré cela, durant la vie de mon père, nous fîmes en sorte de garder les dehors d'une amitié fraternelle ; même après sa mort je continuais à visiter la maison de mon frère, et quelquefois même j'y prenais un repas de famille sans qu'on le trouvât tout-à-fait mauvais : ma sœur qui, à cette époque, vivait avec mon frère, nous aimait tous les deux si indifféremment, et nous

le lui rendions si exactement, qu'Aristote lui-même n'aurait pu déterminer dans lequel des trois côtés était la portion d'affection la plus considérable.

Ma sœur avait une amie : Ah ! William, *hinc illæ lacrymæ*. Cette amie avait de la gaîté, une taille charmante, et de ces grands yeux noirs qui vous percent jusqu'à l'ame.

Elle entra, quand je la connus, dans sa vingt-quatrième année ; elle venait de perdre le dernier des auteurs de ses jours, son père, qui lui avait laissé près de quatre mille livres sterlings ; et comme, suivant l'usage il fallait alors une confidente à ma sœur, à qui lord Conollan faisait la cour, miss Lucy Strode avait accepté son invitation de venir passer quelques mois avec elle jusqu'à ce que ses affaires se fussent arrangées à sa satisfaction.

Quoiqu'elles ne se connussent alors que de la pension où elles avaient demeuré ensemble, leur amitié s'accrut bientôt à un point étonnant. Quelques heures de séparation leur semblaient un" poids presque insupportable ; et quand elles étaient ensemble en public, elles ne pouvaient s'empêcher de se donner les marques les plus fortes et les plus tendres de la violence de leur affection.

Je hasardais quelquefois de railler ces dames sur leurs caresses réciproques ; et quand mes plaisanteries ne produisaient aucun effet, je me permettais de chercher sur les lèvres de Lucy,

« Par quel charme secret un baiser nous attire. »

Miss Strode n'était nullement de ces prudes qui font beaucoup de bruit pour de petites faveurs : un baiser n'était, à son compte, qu'un baiser, et c'était à l'homme qui le cueillait à y trouver tous les charmes qu'il lui – plaisait. Moi cependant, qui n'étais pas accoutumé à celle. manne céleste ; je la trouvais délicieuse et la préférais à mon pain quotidien.

Il faut que je t'apprenne, sur le caractère de mon frère, quelques détails que tu ignorais, afin que lu ne t'étonnes pas du peu d'attention qu'il prêtait à notre manière de nous comporter dans sa propre maison : bonne ou mauvaise, peu lui importait, pourvu qu'elle n'affectât pas immédiatement sa bourse ou son genre de plaisir.

Il était, dès son enfance, boudeur, indocile, intraitable, et si ours que l'on pouvait rarement l'engager à jouer avec ma sœur ou avec moi.

En grandissant, il conçut une telle aversion pour la langue latine, que nos maîtres l'auraient appelée incapacité, sans les progrès étonnans qu'il faisait en arithmétique.

Ces petits contes et ces historiettes, qui charment tous les enfans, l'ennuyaient ; mais, attaché des heures entières sur un livre d'algèbre, ses yeux fixes et son air contemplatif annonçaient la stupidité.

Il cacha cependant à tout le monde la plus grande partie des progrès qu'il fit dans cette science, et l'on doutait presque encore de son intelligence quand ses connaissances étaient déjà développées et qu'il s'annonça comme un grand géomètre, astronome et mathématicien.

A la mort de mon père, il eut la liberté de suivre son penchant naturel, et il étonna bientôt tout le pays d'alentour ; car à Londres, où mon frère a fixé son séjour, un homme peut s'enfermer toute sa vie, ou se pendre, sans que les voisins s'en mêlent ou s'en inquiètent.

Mon frère, en un mot, fuyait toute société ; ses heures se passaient dans sa bibliothèque. Là, seul, il vivait entouré de ses sphères, de ses figures géométriques et de ses calculs : à la tête de cette dernière division étaient le cours des effets à la bourse et les tables de mortalité de chaque semaine.

Comme il était réellement adepte dans ces mystères, il se mit dans l'idée d'étendre ses calculs plus loin que sa bibliothèque ; et ses premières spéculations ayant eu du succès, le désir de devenir extrêmement riche s'empara de lui ; et, avec ce désir, sa compagne ordinaire ; l'avarice, s'établit dans son cœur. Pour achever de le peindre ; je te dirai qu'il contracta encore l'habitude de boire : grave, silencieux, et presque muet à son dîner, seul repas qu'il prenait en société, il se retirait après à sa bibliothèque ; et, comme les mathématiciens sont les plus réguliers de tous les mortels, c'était sa coutume constante de fumer, de boire du vin de Portugal, et de se coucher ivre tous les jours à dix heures.

Un homme, ainsi occupé, devait être peu importun pour des amans de notre âge ; aussi, milord et moi, jouissions-nous, sans trouble, de nos parties carrées.

Lucy, la douce et tendre Lucy, daignait agréer mes soins ; je ne vivais que par elle et pour elle ; et cette chère fille était assez bonne pour consentir à unir sa destinée à la mienne, le jour du mariage de ma sœur.

Cependant l'exécuteur testamentaire chargé de la fortune de Lucy l'avait déposée chez un banquier, en attendant qu'il pût trouver l'occasion d'un placement bien hypothéqué. Je sus qu'on pourrait s'en procurer un très-avantageux ; mais il fallait dix mille livres sterlings. J'avançai les deux mille autres, et le contrat se passa sous le nom de Lucy ; je regardais cela comme une dot que je lui assurais par mon mariage, et j'étais au comble de la joie d'avoir ainsi pourvu cette aimable fille.

La fortune de ma sœur n'était que de dix mille livres sterlings : milord en exigeait vingt. Il rendit visite à notre mathématicien, qui, après l'avoir – écouté bien tranquillement, l'assura que les plus sages nations sur le continent ne donnaient pas de dot aux filles, et que les Anglais feraient très-bien d'imiter cette louable coutume.

Milord lui répondit qu'en Angleterre, oh les femmes entraient pour une si large portion dans la dépense, cette coutume-là serait très-mauvaise ; il le pria surtout de considérer que sa sœur ne lui apportait qu'un revenu annuel de cinq cents livres sterlings, tandis qu'elle en dépenserait cinq mille.

Milord, répliqua mon frère, M. Simp son, dans son excellent traité des probabilités de la vie, fondé sur ses tables de mortalité de la ville de Londres, vous apprend que la vie de ma sœur ne devant à l'avenir se calculer que sur quatorze ans, et même si l'on considère les dangers de la grossesse et des accouchemens, ne devant pas aller tout-à-fait jusques-là, elle a le droit d'acquérir, avec ses dix mille livres sterlings, une annuité de... de Attendez

Mais comme cette supputation est longue et difficile, votre seigneurie voudra-t-elle se donner la peine de s'asseoir pendant que je vais faire ce calcul ? Il commença en même tems à poser ses figures avec tout le sang-froid possible.

– « Vous ferez votre calcul plus à votre aise quand je serai parti, lui dit milord : mais à quoi tend tout cela ? »

– « Seulement à informer votre seigneurie combien, en homme prudent, elle doit permettre à ma sœur de dépenser annuellement d'après toutes les

considérations que. »

– « D’après le diable, reprend milord vivement : Morbleu ! monsieur, prétendez-vous vous moquer de moi ? »

– « Eh quoi ! milord, est-ce par de si violentes exclamations que votre seigneurie devrait me payer des peines que je veux bien prendre pour son instruction ? »

– Je n’ai pas besoin de vos instructions, répond milord. En un mot, voulez-vous ou non augmenter la fortune de votre sœur et la proportionner à une alliance avec un homme de mon rang et de ma consistance ? »

– « En un mot, milord, non, prenez-la ou laissez-la. »

– « Rendez-moi donc alors justice auprès de votre sœur, dit milord, et instruisez-la que si le mariage est rompu ; elle ne le doit qu’à votre avarice. »

– « Ainsi qu’à celle de votre seigneurie, répond mon frère. »

Après quelques réponses très-vives et quelques répliques très – froides, le digne pair sortit, laissant à son antagoniste à faire tel rapport qu’il jugerait à propos.

Il n’est pas une fille de bon sens et d’esprit qui n’eût méprisé lord Conollan pour une telle conversation et des sentimens aussi bas, et qui n’eût plutôt consenti à mourir de douleur qu’à chercher à renouer un tel traité ; mais ma sœur avait conçu une si rare affection, sinon pour milord, au moins pour son titre, qu’elle se jeta sur son lit dans un accès de désespoir assez violent pour attendrir tout autre cœur que celui de mon frère. Lucy, comme l’amitié l’exigeait, jura que, tant que son amie serait malheureuse, elle partagerait son sort cruel, et qu’aucun homme ne lui ferait goûter le bonheur.

Les sanglots et les soupirs de ces belles affligées faisaient à-peu-près le même effet sur mon frère qu’ils auraient fait sur le mont Caucase. Ce fut donc à moi à négocier avec milord ; mes premières ouvertures n’ayant attiré que son mépris, je me vis dans la nécessité d’informer sa seigneurie, le plus élégamment possible, qu’il n’était qu’un impertinent.

On ne pouvait répondre à cette missive que dans Hyde-Park : c’est là qu’avec la plus grande politesse, nous nous tirâmes chacun deux coups de pistolets ; les seconds intervinrent ; nous entrâmes en pourparler ; milord

consentit à rabattre cinq mille livres de sa demande, et moi à avancer l'autre moitié pour l'amour de ma sœur.

La seule personne dont j'espérais mériter l'estime par cet acte de générosité était Lucy ; car, pour ma sœur, elle avait à la vérité des grâces, de la beauté ; mais des sentimens, de la reconnaissance, jamais elle ne les avait connus, et plus encore que son frère elle n'aimait qu'elle-même.

Elle me remercia cependant à sa manière, et les préparatifs pour les noces, furent faits immédiatement ; mais, je l'avouerai, le silence de Lucy sur cet acte d'héroïsme fut pour moi une mortification sensible.

Elle semblait même plus grave qu'à l'ordinaire, et elle m'allégua plusieurs raisons pour ne pas faire célébrer nos noces avec celles de ma sœur : j'employai pour obtenir son consentement toute la tendresse d'un amant ; je lui objectai la promesse qu'elle m'avait donnée.

Les circonstances étaient changées disait-elle, depuis ce tems-là ; elle n'avait, lorsqu'elle fit cette promesse, aucune raison de douter de ma prudence ; mais cet acte de générosité extravagante l'alarmait pour l'avenir.

Ce reproche fit son effet : les vapeurs et la migraine me prirent, et quelques minutes après je sortis.

Mon extravagante générosité ! C'est une épithète que je savais bien que le monde devait lui donner ; et quand tout le monde en aurait pris sujet de, se moquer de moi, je n'en aurais été que médiocrement affecté : mais Lucy, de qui j'attendais des louanges, pour qui seule au fond je l'avais fait ; Lucy, dont j'avais voulu soulager le tendre cœur des peines qu'elle ressentait pour son amie, au bonheur de laquelle elle aurait sacrifié le sien propre, sa vie même ; Lucy, me faire ce reproche !

Elle était cependant une partie trop essentielle de mon être pour que je pusse soutenir longtems son absence. L'entrevue qui suivit cette scène fut, de sa part, froide et réservée ; de la mienne, tendre et pathétique.

« A qui puis-je demander du soulagement aux maux de cette vie, si ma Lucy refuse d'être ma consolatrice ? Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la Caroline ne m'annoncent aucune rentrée de fonds, ni même l'espérance d'aucune. Un vaisseau, chargé de sucre à mon compte, a été pris par l'ennemi, et, par une méprise de mon courtier, il n'était pas moitié assuré. Mais que sont tous ces malheurs et mille autres pareils auprès de la

perle de vos soupirs, ô ma charmante Lucy ! Mon unique espoir de félicité est dans votre amour, et non dans la richesse. Il n'y a de différence entre dix mille livres sterlings et cent mille que celle qu'y met l'imagination. Mais quand la mienne me représente ces plaisirs presque célestes que votre possession me fera goûter, elle ne peut descendre à contempler les choses d'ici-bas. »

Je continuais toujours avec cette éloquence naturelle que l'amour sait si bien inspirer : rien ne devait résister au torrent de mes pensées, quand, au milieu d'une apostrophe tout-à-fait élégiaque, à l'appui de laquelle j'avais reposé ma tête sur son sein, comme elle me l'avait souvent permis, elle m'interrompit par ces tendres paroles :

« Je crois, monsieur, tout bien considéré, qu'il faut abandonner le dessein que nous avons formé de nous unir : nos caractères ne se conviennent pas ; je ne songerais jamais, sans frémir, aux extrémités où pourrait nous réduire votre folle générosité, et je ne me sens pas propre à être la consolatrice et la compagne d'un imprudent, ou d'un prodigue. Vous traiteriez mon humeur de dureté ou d'avarice ; les querelles feraient fuir le bonheur, et nous finirions par nous maudire mutuellement.

Cette froide déclaration, William, glaça tout mon sang.

– « Et ce sont là, Lucy, les seuls et vrais sentimens que votre cœur vous dicte ? »

– « Ce sont ceux, au moins, que me dicte la prudence, dit-elle. »

– « Cette prudence est infernale : ou plutôt, quel mauvais génie s'est emparé de tes lèvres ? Ce ne peut être ma Lucy qui me parle. »

Elle se leva en colère. « – Voici un essai de ce que j'aurais eu à souffrir tous les jours de ma vie. »

– « J'en fais aussi un cruel essai, Lucy, qui m'accable et me désespère. »

– « Ces hommes, dont l'ame est si susceptible de sensibilité, sont ceux avec lesquels il est le plus difficile de vivre. »

– « Ces femmes, Lucy, qui sont dépourvues de sensibilité sont privées de la qualité la plus belle de leur sexe. »

– « Elle était charmée que nous en fussions venus au point de nous bien entendre avant que les choses eussent été trop loin. »

– « Elles ont été trop loin, Lucy ; elles ont détruit ma paix pour toujours. »

Je pris mon chapeau ; et, le cœur prêt à se fendre je m'en revins à la maison, à cette maison que j'avais achetée tout nouvellement, que je m'étais fait un plaisir de décorer avec élégance pour y recevoir ma bien-aimée Lucy. Je montai à mon appartement le désespoir dans le cœur ; je me jetai tout habillé sur mon lit : mais ce fut en vain ; je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain je me traînai à mon bureau, lus quelques lettres, dictai les réponses, et revins me mettre au lit.

Le surlendemain je reçus quelques lettres des pays étrangers ; plusieurs contenaient de mauvaises nouvelles : dans un autre moment j'aurais réfléchi qu'elles m'annonçaient ma ruine prochaine ; je les lus alors avec indifférence.

J'étais abîmé dans une espèce de léthargie stupide, quand un laquais de mon frère vint m'éveiller très-sérieusement ; voici le billet doux qu'il m'apporta de la part de Lucy :

MONSIEUR,

Votre procédé de mercredi dernier m'a convaincu de ce que je soupçonnais depuis longtemps, que nous n'étions pas destinés au bonheur l'un de autre dans l'état du mariage ; je crois, après cela, que je suis digne de vos – remerciemens et de ma propre estime pour avoir ce matin épousé votre frère ».

Votre affectionnée sœur,

Lucy.... OSMOND.

Ce billet était accompagné d'une lettre de mon frère, dont voici le contenu :

FRÈRE HENRY,

J'ai pris Lucy Strode pour femme. Comme vous êtes un homme d'une exquise *sensibilité*, mot à la mode que je rois inventé pour pallier les folies

de ce siècle, vous vous croirez sans doute en droit de me faire des reproches : et pourquoi ? Lucy Strode m'a assuré qu'elle n'aurait jamais consenti à être votre femme ; *ergo* elle pouvait être la mienne, si j'y consentais. Mais si je vous ai fait tort, je vais le réparer en vous donnant un bon conseil : ou nos actions sont écrites dans le livre des destins, ou elles ne le sont pas. Si elles le sont, il est absurde de murmurer, ou de résister à la destinée ; si elles ne le sont pas, il est également absurde à un homme sage de faire dépendre sa paix et son bonheur des autres. Tout est bien. Si vous pouviez comprendre la philosophie renfermée dans cette courte sentence, aucune des sottises des hommes ne vous affligerait ou troublerait votre repos.

Tout est bien.

Un jour vous penserez peut-être ainsi.

Votre affectionné frère,
GEORGE OSMOND.

La lecture de ces lettres me donna le courage d'un héros ; je me sentis au-dessus de l'amour, de la colère, de toute passion mondaine, et il se passa quelques heures avant que je pusse recouvrer assez de fiel pour être en état de rendre les réponses suivantes :

A LADY OSMOND.

Oui, vous êtes digne de mes remerciemens ; je vous les fais du fond de mon cœur. Soyez heureuse, si vous pouvez l'être !

HENRY OSMOND.

A MON FRÈRE.

Sir George,

Si la bassesse, l'ingratitude et la perfidie sont bien, tout est bien ; car rien ne peut être mal.

Si vous ne trouvez pas dans l'état nouveau où vous venez d'entrer une plus grande portion de bonheur qu'il n'en échoit généralement aux époux, vous avez fait un mauvais marché : tel qu'il est, je ne voudrais pas vous l'enlever, à tel prix que ce fut. Je renonce à votre parenté.

HENRY OSMOND.

N'était-ce pas là de magnifiques bravades, William ? Afin de m'entretenir dans ces sublimes pensées, je cherchai deux ou trois camarades pour passer la soirée à la taverne de Londres ; j'y restai tard, rentrai très-honnêtement ivre, et au-dessus, comme je le pensais, de toutes les faiblesses humaines.

Je m'éveillai le lendemain avec une fièvre brûlante qui fit bientôt un progrès rapide ; je passai les quinze jours suivans dans le délire, et heureux. Quand je sortis de ce long rêve, je me trouvais réduit à une extrême faiblesse : je me crus au lit de la mort, et cette idée avait des charmes pour moi. Mes médecins en jugèrent autrement, et me défendirent de me troubler la tête d'aucune affaire pendant quinze jours encore. Cependant, avant que ce tems fût expiré, j'insistai pour qu'on me mît au fait de l'état de mon commerce. Mon commis fidèle n'avait rien omis de tout ce qui étoit en son pouvoir pour arrêter ma ruine prochaine. Mes créanciers avaient fait protester mes billets, s'étaient assemblés, et avaient demandé qu'on mît mes biens en direction ; c'est ce que mon commis avoit su empêcher : il avait fait plus, il avait écrit à mon frère, lui avait exposé ma situation, et lui avait demandé une somme de deux mille livres sterlings, avec laquelle il s'engageait à rétablir mon crédit : n'en ayant pas reçu réponse, il avait été chez lui et s'était adressé à lui-même. Mon frère, avec le plus grand sang-froid du monde, lui montra ma lettre, s'étendit en reproches sur son insolente conclusion, et lui ordonna, puisque j'avais eu l'imprudence de renoncer à sa parenté, de sortir de chez lui et de ne plus venir le déranger l'avenir. Mon commis se serait rendu aussi chez lord et lady Conollan, qui s'étaient mariés au commencement de ma maladie ; mais ils étaient partis aussitôt pour l'Italie.

Réfléchis un moment, mon cher William, sur le torrent qui m'entraînait, sur la faiblesse de mon corps, l'inquiétude de mon esprit, et condamne-moi encore, si tu l'oses, pour avoir cédé à mon sort sans résistance.

Je me décidai donc à déclarer ma banqueroute ; je demandai moi-même qu'on examinât mes affaires. Le jour que je rendis mes comptes, plusieurs de mes créanciers versaient des larmes : mes livres étaient clairs, et la balance

de mon actif, quoique malheureusement mes rentrées fussent retardées, surpassait mon passif de quatre mille livres sterlings ; on me sollicita de reprendre mon commerce et de ne pas déposer mon bilan. Deux honnêtes marchands très-riches m'offrirent de me prêter toutes les sommes dont j'aurais besoin : je fus sourd à toutes ces ouvertures. Heureusement, entre ma première et ma seconde reddition de comptes, il me rentra des fonds qui me mirent en état de payer quatre-vingt-dix pour-cent : mes honnêtes créanciers voulaient clore le compte, et m'abandonner le reste de mes recouvrements, si j'étais assez heureux pour m'en faire jamais payer.

J'avais besoin de conseil pour quelques affaires qui me regardaient personnellement : mon bon génie m'adressa à toi ; par ton secours je recouvrai des sommes considérables, payai les dix autres livres à mes créanciers, que plusieurs même ne reçurent qu'avec répugnance ; et enfin, avec le reste de mon argent, je ne vis propriétaire d'une rente viagère le cent cinquante livres sterlings.

En un mot je dois à ton courage, à ton humanité, à ton amitié beaucoup plus que la vie ; je leur dois le doux repos dont je jouis, et la portion de bonheur que Lucy et mon frère, ou plutôt leur mémoire peuvent me laisser.

Quand j'oublierai ce que je te dois, Willim !..... Hélas ! il ne me reste que des souvenirs.

Ton dévoué, HENRY DAVIS.

LETTRE V.

M. WIMAN A M. DAVIS.

Londres, 15 avril. —

Ta lettre, Henry, m'a induit quelques momens en erreur ; j'ai cru un instant que l'opinion que tu avois prise du monde étoit juste, et que tu avois acquis le droit de t'en séquestrer. C'étoit un triomphe momentané du cœur sur la raison ; je me sentois entraîné dans un accès surnaturel de sensibilité qui, comme le dit ton frère, ne mène qu'à faire des sottises C'est cette sensibilité qui t'avait fait faire à toi la sottise de te rappeler précisément ce que tu aurais dû oublier, et d'oublier ce dont tu aurais dû te souvenir. Sous la figure d'un homme, tu ressembles à un enfant qui se prive de son dîner, parce qu'il ne peut avoir le joujou dont il a envie ; parce que tu n'as pu

obtenir l'amour de ta Lucy, elle qui n'est peut-être pas capable d'aimer, tu oublies ton rang ans la société, l'utilité dont tu étais à n pays, ta fortune et ta réputation. ais, dis-moi, en perdant ta Lucy, 'as-tu réellement perdu ? une vaine ole dont ton imagination s'était follement infatuée : lève le voile dont elle ait couverte, et tu t'applaudiras de cette perte.

C'est probablement d'après quelque scrupuleux point d'honneur, quelque délicatesse raffinée, quelque pointe de sensibilité, que tu ne m'as jamais parlé de s deux mille livres sterlings avancées miss Strode, et à la porte desquelles prétends consentir si facilement.

Le voudrais-tu, Henry ? Quoi ! la senilité aurait accablé ton courage au int de permettre qu'on te volât, qu'on insultât, et qu'on se moquât de toi impunément ! Souffrirais-tu que des frins durs et inhumains se parent de s dépouillés ? Mais peut-être ne te rêves-tu que d'après l'interprétation littérale de l'évangile ; Et quand un homme te prendra ton manteau, tu lui donneras aussi ton habit.

Sot que je suis ! pourquoi faut-il donc que je sois condamné, en dépit de moi-même, à aimer de préférence ces animaux mâles ou femelles qui ont la plus grande portion de cette maudite sensibilité que j'envoie à chaque instant à tous les diables avec ses suites et ses dépendances ?

Une dame vêtue de deuil, une dame charmante. une dame : Ah ! Henry, quelle taille ! Que de graces ! Que de noblesse ! Quel teint ravissant ! Une plante sensitive comme toi-même vint hier me consulter !

Il arrive rarement qu'une confession de notre vie soit nécessaire pour éclaircir une cause ; mais le peu que cette dame fut obligée de me communiquer de la sienne était si intéressant, si affectueusement raconté, si instructif que je crois, Henry, que je n'entendrai pas bien ses affaires qu'elle ne m'ait fait sa confession générale.

Quand cette dame fut sortie, je me lis à examiner d'autres affaires dont à m'avoit chargé ; je ne pouvais plus s entendre : quelques circonstances de la cause de cette dame s'y mêlaient ujours et embrouillaient les autres ; la tête, incapable d'application, tournait moindre vent. Quel démon m'a piqué ? Prie pour moi, Henry.

WILLIAM WIMAN.

LETTRE VI.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham, 10 avril.

QUOI ! tu prétends que cette idole ne notre imagination se forme à le – même n'est rien ou presque en ? C'est au contraire cette agréable fusion qui répand des fleurs sur notre le, et la plus douce partie de notre bonheur repose dans notre imagination : faudroit être dépourvu de toute sensibilité pour ne pas convenir de cette rité.

Corrige donc ta philosophie, William, ou plutôt elle se corrigera elle-même ; ton aimable cliente, si jolie en habits de deuil, t'instruira bien mieux que les sept sages de la Grèce.

Ne me presse pas encore, mon cher avocat, de redemander les deux mille livres sterlings à ma belle-sœur : quoique tes remarques soient justes, je sens encore en moi quelque scrupule qui s'indigne à cette pensée.

Deux personnes qui correspondent ensemble par amitié, ou pour leur amusement, ne peuvent imiter l'usage des gens d'affaires, qui quand, ils n'ont plus rien à se dire, ne se disent plus rien.

Ceux au contraire qui, quand ils se mettent à écrire, n'ont pas d'objet principal, peuvent choisir dans le monde entier ; et c'est surtout entre deux jeunes correspondans femelles une espèce de petite trahison que d'envoyer du papier blanc à un ami.

Ces jolies créatures sont rarement embarrassées sur le choix d'un sujet, ou sur la manière de le traiter, tandis que les hommes et, surtout ceux qui ont eu le malheur d'apprendre à lire et à écrire dans une grammaire, sont souvent embarrassés pour tous les deux, comme je le suis en ce moment. Le monde est trop délicat aujourd'hui, et tu es d'une tournure d'esprit trop difficile pour écouler des réflexions philosophiques ; et, plutôt que de hasarder avec toi quelque sentence morale, j'aimerais mieux te répéter les conversations de ma vieille servante et de moi sur mes meubles et mon ménage : mais, comme les folies qui sortent de jeunes et jolies lèvres doivent avoir le privilège de la préséance, et qu'il n'est pas de cynique si brutal, à moins qu'il n'ait soixante-dix ans passés, qui ose les appeler, par

leurs noms propres des folies, je vais t'en répéter que de jeunes et jolies lèvres ont prononcées.

Il y a quelques jours que, me promenant à la brune dans le petit bois, ma retraite favorite, j'y rencontrai les deux miss Whitakert. Aussitôt, avec toute la grace que mon maître à danser a pu me faire acquérir, je leur ôtai mon chapeau, et dans les plus jolis termes que ma langue put recueillir sur-le-champ, je leur demandai si la liberté que je prenais de me promener dans ce lieu n'était pas une indiscretion.

« Non certainement, répondit l'aînée : » pourvu, dit l'autre que vous payez un tribut. »

« Ce sont des cœurs, leur répliquai-je, que de jeunes demoiselles sont accoutumées à recevoir pour tribut ; mais où il n'y a rien, le roi, et la beauté, bien plus puissante encore que le roi, perdent leurs droits. »

« Une jolie manière, Anna Bella, dit la plus jeune à sa sœur, de nous avertir de ce à quoi nous devons nous attendre, en cas que nous nous laissions prendre au mérite de monsieur. Et avez vous réellement et véritablement disposé de votre cœur pour toujours, toujours ? »

« Pas réellement ni véritablement ; répondis-je, j'ai rattrapé le fugitif, et je le tiens ici sous l'œil de trois gardiens plus vigilans, j'espère que le dragon des Hespérides. »

« Vois, Peggy, dit l'aînée, quelle leçon pour nous autres folles ! Pourrait-on vous demander, monsieur, les noms de ces gardiens ?

– « La pauvreté, l'honneur et une trop fidelle mémoire. »,

– « Ce sont trois traîtres qui sont trop vieux pour ce siècle, dit miss Peggy ; aucun d'eux ne soutiendra le moindre assaut contre deux beaux yeux et vingt mille livres sterlings de dot. »

– « Il y a vingt mille à parier contre un qu'ils ne seront pas mis à cette épreuve ; leur seule affaire est de défendre mon cœur contre lui-même. »

« Eh bien monsieur, dit Anna Bella ; puisse-t-il demeurer en paix ! A quoi pensais-tu, Peggy, en exigeant un tribut ? »

– « Je voulais une ode aux divinités de ce bois ; et je croyais, d'après la démarche pensive de M. Davis, d'après le lieu et l'heure, qu'il était en pour parler avec quelqu'une des muses, et qu'on pouvait mettre un léger impôt sur ce commerce au bénéfice des Hamadriades. »

« Il commence à être un peu nuit, ma sœur, dit Anna Bella, pour nous qui n'avons affaire ici à aucun mortel ni immortel ; nous allons vous souhaiter le bonsoir, M. Davis. »

– « Vous me permettez, mesdemoiselles, de vous escorter jusqu'à votre porte, et de vous remercier du plaisir que votre affabilité et votre complaisance m'ont procuré. »

« Votre compagnie nous sera très-agréable, dit l'aînée ; plus loin même que la porte, si vous osez en courir les risques. »

« J'oserai tout, répondis-je, hors aimer ; il ne m'est plus permis de le faire : mais il me sera toujours permis d'être sensible aux charmes de l'esprit, de la gaîté et de la politesse. »

Tous ces petits propos nous conduisirent jusqu'à la maison du juge de paix, auquel je fus présenté. Il me reçut avec beaucoup d'honnêteté, m'invita à souper ce même soir, et m'engagea très-poliment à venir prendre le thé l'après-dînée, toutes les fois que le tems me le permettrait.

Le juge ne paraît pas pécher par excès de bon sens ; en politique, il est tory, et défendit à toute outrance le ministère actuel.

Les deux demoiselles sont bien les plus aimables créatures que mes pauvres yeux aient jamais admirées ; elles se ressemblent beaucoup, et, pour les graces douces et la simplicité touchante de toutes leurs personnes, je ne leur connais point d'égaux parmi les ladies de ma connaissance. Anna Bella, l'aînée, est la plus grave et paraît réfléchir davantage ; Peggy, la plus jeune, a plus de vivacité et d'enjouement ; si l'effet suit l'apparence, l'une a plus d'esprit ; l'autre, plus de bon sens et de sensibilité. Comment se porte ta belle affligée, William ? Adieu.

HENRY DAVIS.

LETTRE VII.

M. WIMAN A M. DAVIS.

Londres.

DAVIS, tu as raison ; la paix et une chaumière sont préférables à un palais et aux soucis : de fréquentes méditations sur le vice et la folie échauffent [quelquefois mon sang de vingt degrés trop haut ; et je trouve à

la fin, après toutes mes réflexions, que, de tous les états d'ici-bas, celui qui m'est tombé en partage était le moins adapté à mon tempérament.

Oh ! que je voudrais n'être plus consulté maintenant que par des esprits droits et des cœurs bienfaisans, semblables à ceux de mon aimable cliente, celle qui, suivant toi, doit réformer ma philosophie ! Et plutôt à Dieu qu'elle voulût être ma directrice !

Elle a passé son enfance dans le pays de Galles, où elle est née ; c'est en Irlande qu'elle a reçu son éducation, et cependant elle est, de toutes les femmes que j'ai vues, la plus... Mais va-t-en au diable, Davis ! Toutes les fois que je suis à faire l'éloge du beau sexe, ta Lucy me vient dans la tête et gêne tout le panegyrique.

Autrefois, réduite à la plus extrême détresse, elle gagna, je ne sais comment l'amitié d'un quaker irlandais, nommé Arnold, qui lui légua en mourant neuf ou dix mille livres sterlings. Il était apothicaire à Dublin, et avait un frère à Londres, qui, étant mort douze ans avant lui, lui avait laissé une fortune considérable. A-peu-près trois mille livres sterlings de ce bien se trouvaient entre les mains de différens particuliers de Londres, à qui son frère les avait prêtées par sommes de trois, quatre et cinq cents guinées ; et, comme ces prêts avaient toujours été faits pour obliger les débiteurs, le bon quaker avait regardé cela comme une raison suffisante pour laisser ces sommes *in statu quo*. Elles faisaient part du legs de miss Ross (c'est le nom de ma cliente) ; et, à la mort de M. Arnold, le désir de les rassembler, ainsi que l'envie de quitter des lieux où tout lui retraçait son chagrin, l'engagèrent à faire le voyage de Londres.

Le principal débiteur, dont la dette se montait à huit cents livres sterlings, était un M. Cromford, négociant ou s'appelant tel, homme prudent, flatteur et complaisant : dès qu'il sut l'affaire qui amenait miss Ross à Londres, il se hâta de lui offrir ses services et même sa maison ; celle-ci accepta les premiers, mais la crainte d'être importune lui fit refuser le logement que l'autre lui offrait ; elle était venue d'Irlande avec une de ses amies, nommée miss Singleton, et elles se disposaient toutes deux à jouir des plaisirs et des divertissemens de Londres.

En jasant avec M. Cromford, ce dernier eut soin de lui apprendre qu'il était d'usage que des dames, en pareil cas ; donnassent leur procuration à un

ami, afin de s'éviter tout embarras personnel ; il fallait aussi lui remettre les obligations et les billets, ce qu'elle fit sans scrupule, et celui de Cromford lui-même se trouva parmi les autres. Les femmes sont sujettes à accorder trop de confiance aux hommes !

En moins de deux mois, M. Cromford avait fait une telle diligence, qu'il avait recueilli et remis entre les mains de miss Ross plus de mille livres sterlings ; et celle-ci, pour lui en marquer sa reconnaissance, avait fait à sa femme pour plus de cinquante guinées de présents en mousselines, dentelles, et autres cadeaux de cette espèce.

Les choses allaient, le mieux du monde, quand un matin miss Ross recut la lettre , . 1 suivante :

« L'huissier qui m'a arrêté hier et m'a amène ou je suis m'a appris votre demeure. Il est vrai, madame, que je vous dois deux cents livres sterlings ; cette dette est un héritage que m'a laissé mon père ; je suis jeune, et hier encore ma famille et mes projets me faisaient espérer le bonheur. Je n'ose vous faire trop de reproches, madame, parce que vous pouvez avoir été trompée, mais jamais famille ne fut ruiinée plus indignement. En huit jours j'aurais pu payer cette somme, je l'ai dit à Cromford. Un jour à l'hôtel de ville je le traitai publiquement de fripon ; je pense encore qu'il mérite ce titre : c'est à cela peut-être que je dois ma ruine ; si on vous a trompée, madame, et que votre cœur soit compatissant... Rue de Fare, n°. 12. Je ne puis continuer..... »

De la prison du banc du Roi.

THOMAS HUNT.

Miss Ross trembla à la lecture de cette lettre, et sans perdre un moment elle se fit conduire dans un carrosse de louage, accompagnée de miss Singleton, et suivie d'un seul domestique, dans la rue de Fare, n° 12.

La boutique était fermée, un apprenti conduisit les dames dans une chambre sur le derrière ; une jeune femme pâle comme la mort, d'une figure délicate et intéressante, où se peignait un chagrin muet et profond, était assise donnant à teter à un enfant de trois mois, et tenait dans son autre bras une jolie petite fille d'un an et demi. Miss Ross, sans avoir la force de parler, se jeta sur une chaise, et, malgré tous ses efforts, s'évanouit très-

sérieusement ; miss Singleton la fit revenir à l'aide de quelques sels, et un torrent de pleurs soulagea son cœur oppressé. Mistriss Hunt observait toute cette scène dans le silence de l'étonnement. Une servante, proprement vêtue, se glissa en ce moment dans la chambre, et disant tout bas à sa maîtresse le nom de la dame qui la visitait, elle la débarrassa de la petite fille. Aussitôt que miss Ross fut en état de parler, elle dit à mistriss Hunt, en lui serrant la main, de prendre courage, et qu'elle allait tout faire pour réparer le mal qui était arrivé. Mistriss Hunt ne lui répondit point ; mais, se courbant sur l'enfant qu'elle allaitait, et le pressant contre son sein, elle se soulagea par des larmes, comme l'avait fait sa bienfaitrice. Toi, Davis, tu aurais savouré ce concert de pleurs ; moi, j'aurais été plutôt en pèlerinage à la Mecque.

Peu à peu. ces vives sensations se calmèrent, et miss Ross lui ayant encore répété plusieurs fois de prendre courage, remonta dans la voiture avec miss Singleton et se fit conduire à la prison du banc du Roi. M. Hunt parut devant elle avec la dignité d'un homme à qui l'on a fait injure ; dès qu'elle le vit, elle s'avoua coupable et lui demanda pardon ; ils s'entendirent bientôt l'un et l'autre ; elle aurait voulu renvoyer tout de suite ce père infortuné à sa femme et à ses enfans, mais elle s'aperçut bientôt qu'elle n'avait pas assez de crédit pour obtenir son élargissement sur sa simple parole ; elle se rendit chez Cromford ; malheureusement il était sorti ; ainsi elle fut obligée l'aller à son logis chercher de l'argent pour acquitter une dette due à elle-même : le cas, je crois est singulier ; enfin elle parvint à le faire, et elle l'emmena aussitôt chez lui, où, dans son entrevue avec sa femme et ses enfans, elle goûta le plaisir le plus pur dont peuvent jouir les esprits d'une certaine classe *infortunée*. Il y a des âmes, formées plus substantiellement, qui eussent mieux aimé manger des ortolans.

Comme M. et mistriss Hunt avaient en ce moment l'esprit trop exalté pour parler d'affaires, miss Ross prit congé d'eux, leur promettant de venir déjeuner le lendemain. Avant de retourner chez elle, elle passa chez Cromford, un peu par malice, à ce qu'elle m'a avoué ; il était allé au banc du Roi.

Le lendemain matin un des commis de Cromford vint lui apporter la somme qu'elle avait avancée la veille, le reste des quittances et des billets,

et une lettre de son maître, par laquelle il l'informait que, comme elle avait cru devoir délivrer Hunt sans sa permission, il regardait cela comme une preuve qu'elle voulait suivre ses affaires elle-même ; qu'en conséquence il lui renvoyait. – *Et cætera, et cætera.* – Ne voulant pas être plus longtemps l'agent d'une femme si capricieuse.

Voilà qui est bien, dit-elle au commis ; et n'ayant pas le tems d'examiner tous ces billets, elle se rendit aussitôt dans la rue de Fare ; la boutique était encore fermée, et M. Hunt, qui vint la recevoir, avait l'air triste et abattu ; quand elle lui en demanda la raison, il lui répondit que, malgré toutes ses bontés, dont il conserverait toujours le souvenir, sa prise de corps avait entraîné de telles conséquences qu'il n'y pourrait faire face ; qu'ainsi il avait pris son parti et était déterminé à vendre tous ses effets, à payer 28 créanciers, et à recommencer sur nouveaux frais avec ce qui lui resterait. Miss Ross ne put songer sans douleur à exécution d'un tel dessein, et elle parvint, force d'instances et de sollicitations, à lire avouer à l'honnête M. Hunt que quatre cents livres sterlings pourraient arrêter sa déroute ; mais qu'il se passerait six mois avant qu'il pût les payer, et six ans avant qu'il pût s'acquitter de la première dette.

Là première dette, M. Hunt, dit-elle ; le vous sera jamais demandée ; j'en fais résent à mistress Hunt, et c'en est un bien faible en comparaison des peines que je lui ai causées involontairement ; et si, pour soutenir votre crédit, quatre cents livres sterlings, ou même le double, peuvent vous suffire, cette somme est à votre service pour six mois ou un an, aurai encore à vous remercier de n'avoir fourni l'occasion de réparer ma faute.

Je te laisse, Davis, à imaginer les belles choses que se dirent la reconnaissance d'un côté et la bonté de l'autre ; la boutique fut ouverte aussitôt ; un vermillon léger vint colorer de nouveau les joues de mistress Hunt ; son mari reprit cet air aisé et fier d'un marchand de la cité et miss Ross retrouva sa gaîté.

Pour ne pas l'altérer, elle dévoua le reste du jour au plaisir ; Le lendemain elle s'aperçut que le billet de Cromford lui manquait ; elle lui écrivit une lettre très-polie pour le lui redemander ; la réponse fut qu'on n'avait pas compris sa lettre ; elle essaya de la rendre plus intelligible : mais la mémoire de M. Cromford était très-défectueuse, et il avait absolument

oublié le billet et même la dette ; trois fois elle passa chez lui, trois fois on lui dit qu'il était sorti : il devenait donc nécessaire que miss Ross consultât un avocat, et elle eut la singularité de désirer qu'on l'adressât non seulement à un homme instruit, mais même à un qui fût honnête, comme si elle eût ignoré le proverbe : *A dressez-vous à un voleur pour en prendre un autre*. Quelqu'un, aussi mal informé qu'elle sans doute, me l'a envoyée, et je lui ai donné quelques avis qu'elle a suivis, et d'autres qu'elle ne veut pas suivre, à mon grand regret. Cromford est presque soumis ; et lui en a imposé par mon ton, comme ma belle cliente sait m'en imposer à moi-même par le sien. Prie pour moi, Henry, j'offre mes prières à une divinité lui n'est pas cependant tout à fait sans pitié ; car, quoiqu'elle ne veuille pas me permettre d'espérer, elle doit me raconter l'histoire de sa vie, qui, dit-elle, me guérira mon amour.

WILLIAM WIMAN.

LETTRE VIII.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham.

J'Y consens ; il faut laisser pleurer le cerf quand il est blessé mais n'est-il pas atroce, mon pauvre William, qu'après avoir essayé de garnir ton cœur d'un triple acier contre cette maudite sensibilité, elle ait cependant pénétré dans ton sein et embrasé ton âme ? *Tu ignorais donc que les flèches de l'Amour ne sont jamais si aiguës ni si piquantes que lorsqu'il a trempé leurs pointes acérées dans les pleurs que répand la beauté affligée.*

Vil détracteur de toi-même ! où sont maintenant tes froides déclamations ? Reconnaîtras-tu enfin que, dans le tableau de la nature entière, il n'y a pas d'objet plus intéressant pour l'homme, qu'une belle femme formée à la douce pratique de la bienfaisance ? Continuez, aimable miss Ross, *macte, virtute esto*, et puisse l'ange qui vous guide inspirer à votre cœur si tendre l'idée de punir d'abord un rebelle, et puis de le récompenser !

N'oublie pas surtout, cher William, n'oublie pas cette histoire précieuse de ta vie, qui doit verser un baume salubre sur les plaies de ton âme. Il est

beaucoup le nos dames qui, si elles vouloient raconter leur propre histoire avec un peu le sincérité, guériraient de son amour eur plus fol admirateur ; mais ces dames l'ont garde de le faire, et, pour miss Ross, 1 est impossible qu'un récit de sa bouche ne produise pas un effet contraire. Adieu.

Ton ami, HENRY DAVIS.

LETTRE IX.

M. WIMAN A M. DAVIS.

Londres.

Miss ROSS me l'a enfin contée, cette histoire qui devait me guérir, et elle m'a permis de le la communiquer ; c'est une faveur que tu dois à ta dernière apostrophe : tu vas voir que c'est une femme.

Mais dans quel style te rendrai-je son récit ; le sien est franc, aisé, quelquefois gai, mais toujours tendre, toujours modeste ; je ne puis imiter ces deux dernières qualités ; je vais donc te le dire à ma manière.

« Dans le milieu d'une nuit froide et lugubre du mois de février, une chaise de poste, conduite par un fermier voisin et ses valets, arrive au village de Llew, à quelques pas du grand chemin de Chester à Holy-Pead. Les voyageurs qui l'occupaient étaient un monsieur et son domestique allant en poste à Dublin ; leur chaise en avait accroché une autre pendant la nuit, et la leur avait été renversée dans un fossé. Le maître avait le bras gauche cassé et une blessure à la tête, d'où le sang coulait en abondance ; le domestique, moins blessé, s'était traîné chez le fermier, guidé par la lueur vacillante de la lampe allumée dans la cuisine. Celui-ci, franc gallois, moitié avec la colère et moitié avec l'humanité qui caractérisent un homme de son pays, tout en murmurant que c'était une honte infâme à des messieurs de voyager la nuit, de se casser les os, afin de troubler ensuite e repos des gens qui dormaient, avait été très-alerte à leur donner tous les secours qu'il eût en son pouvoir.

Il conduisit la chaise chez M. Ross le chirurgien, aux soins de qui il laissa les voyageurs, après en avoir reçu une récompense honnête.

Maintenant, si je ne te dis pas que leurs blessures furent pansées, l'os remis, la chaise de poste renvoyée ; qu'on leur fit prendre des cordiaux et

qu'on les mit au lit, je pêche contre les lois de la narration, et si je le fais, je pêche contre mon système, qui est de taire toutes ces petites circonstances, comme devant suivre naturellement les événemens qui les ont précédées.

Un avocat ami de la brièveté et évitant les circonlocutions ! c'est au moins une nouveauté.

M. Ross lui-même, sa fille Kitty, âgée de seize ans, un jeune élève en chirurgie, et Suzanne, espèce de servante maîtresse, composaient toute la maison du chirurgien. L'aurore les vit tous rassemblés dans la cuisine, déjeunant avec une épaisse soupe au lait ; car M. Ross, quoiqu'assez savant dans sa profession, était presque aussi pauvre qu'un curé gallois. Aussitôt leur imagination de travailler les conjectures, de trotter sur la qualité de leur hôte ; mais ils ne s'étaient encore accordés en rien qu'à décider, d'après l'inspection de sa cocarde et de son habit écarlate, que c'était un officier, quand le domestique entra dans la cuisine pour dire à M. Ross que son maître le demandait : au premier appareil, notre esculape avait craint une fracture du crâne, cas qui l'aurait trop embarrassé. Le matin il vit que ce n'était qu'une simple excoriation, et l'unique crainte qui lui resta fut qu'elle ne se guérît trop tôt pour qu'il pût se vanter d'avoir fait sur ce crâne la plus belle cure du monde ; quant au bras cassé, c'était une chose si commune, que la réputation de M. Ross aurait souffert il – n'eût pas renvoyé dans huit jours u plus son malade le bras en écharpe. Mais, comme son intérêt particulier se refusait à une guérison si prompte ; il lui fallut exercer son savoir-faire à tenir la blessure à la tête dans un état qui pût justifier une plus longue définition ; et, quand l'officier lui demanda son opinion, il lui répondit, d'un ton scientifique et solennel, que, s'il pourrait, comme il avait lieu de l'espérer ; repousser l'humeur fébrile et prévenir un abcès sous l'occiput de manière à le guérir en trente jours, il croirait cette cure digne d'occuper une place même honorable dans les fastes de la Médecine.

L'officier en crut ce qu'il voulut ; cependant il résolut intérieurement d'envoyer à Chester chercher un homme plus instruit : mais, comme il était chargé de quelques dépêches assez importantes, il fit partir dès le lendemain son domestique pour Dublin avec des paquets,

Le domestique n'eut donc que ce seul jour pour raconter son histoire et celle de son maître ; et comme il s'était toujours piqué de galanterie, il la

rapporta à Suzanne avec une telle éloquence, et si fort à l'irlandaise, que Suzanne jura qu'elle n'avoit entendu de ses jours un aussi beau parleur.

« Mon père⁴ étoit un gentilhomme de la première distinction parmi ces anciennes familles qui défendirent leur liberté contre le roi Henry II, et qui perdirent, dans ce débat, leurs biens et leurs vies pardessus le fnarché ; de et leurs vies pardessus le marché ; de façon que mon père n'eut d'autre héritage que quatre acres de terrain et une maison au milieu ; mais, comme ce domaine étoit aussi bien cultivé qu'aucun plant de pommes de terre qui fût dans tout le royaume, mon père, ma mère, mes six frères et sœurs et moi, aurions pu y vivre à notre aise, comme tous les gentilshommes des environs ; mais tous les hommes, belle Suzanne, ne savent pas se tenir où ils sont bien : je conçus le noble projet de regagner l'héritage de mes pères à la pointe de l'épée, et, pour l'exécuter, je m'enrôlai en qualité de soldat ; et, durant deux années que je portai le mousquet, jamais l'ennemi n'osa paraître contre nous.

» Or il faut que vous sachiez, mademoiselle Suzanne, que notre régiment étoit en garnison à Dublin, sans comparaison la plus belle ville d'Angleterre, et que tout le tems que mon service me laissait, je le consacrais à faire ma cour aux dames, qui sont très- jolies, et dont plusieurs ont un si bon cœur qu'elles ne peuvent rien refuser â un jolî garçon : j'ai toujours aimé les bons cœurs, mademoiselle Suzanne, aussi n'étais-je jamais plus heureux que dans la société de ces aimables personnes, et quand je pouvais les défendre de toute insulte.

» Un soir il s'éleva une dispute dans une maison où quelques-unes de ces dames s'étaient rassemblées pour une partie de plaisir avec deux offciers et deux jeunes gens de l'université. L'épée et la robe, belle Suzanne, se sont disputés le pas de toute antiquité, comme nous l'apprend cette fameuse histoire romaine par demandes et par réponses. Il en fut de même cette nuit-là ; mais, contre l'ordinaire, ce fut la robe qui enleva la palme militaire, à l'épée même : la mort de quelqu'un d'entr'eux aurait pu mettre fin à la querelle, si un de mes camarades et moi, n'eussions marché bravement au champ de. bataille et séparé les combattans.

» L'un d'eux, qui venait de tomber sous les coups de son adversaire, se trouva être mon présent maître, l'honorable M. Corrane, second fils du

comte de Cronnot, le plus noble, le plus brave et le plus généreux gentilhomme d'Irlande ; et les gentilshommes d'Irlande, mademoiselle Suzanne, sont autant au-dessus des gentilshommes d'Angleterre, qu'une pomme de terre est au-dessus d'un navet. Ah ! mon bel ange, si je pouvais vous faire comprendre ce que c'est qu'un gentilhomme irlandais ! Par Jésus ! il enivrerait un Anglais dix fois en cinq heures, et il le percerait d'outre en outre, avant qu'il eût seulement le tems de se mettre en garde ; et quand il est avec une jolie fille, oh ! laissez- le faire, mademoiselle Suzanne, il aura bientôt trouvé le chemin de son cœur. Eh bien ! l'honorable M. Corrane fut si reconnaissant du service que mon invincible bras lui avait rendu, qu'il voulut toujours m'avoir auprès de lui pour me récompenser de mon zèle, et que depuis j'ai eu l'honneur d'être son ami et son intime camarade.

» Oh ! ma chère demoiselle Suzanne ; que n'ai-je eu le bonheur de me casser un bras ou une jambe, ou de m'être fracassé l'occiput ; alors votre jolie main aurait versé l'huile de la bonté sur mes blessures, surtout dans ce cœur que vous avez blessé à jamais, et qui conservera toujours votre image, belle Suzanne ! Mais je vais voler à ce cher Dublin sur les ailes de l'amitié, et en revenir aussitôt sur celles de l'amour. »

Le cœur de Suzanne fit le voyage aussi lestement que le galant Macdermot ; la seule chose qu'elle ne pouvait pas comprendre dans son récit était que les jolies dames d'Irlande eussent un meilleur cœur que celles d'Angleterre ou du pays de Galles.

Après avoir renvoyé le domestique, retournons maintenant au maître que l'amour n'avait pas plus épargné que Macdermot.

Dès que celui-ci fut parti, ce fut le soin de miss Kitty de veiller sur l'honorable M. Corrane. Kitty alors était la rose naissante, prête à étaler ses charmes et à répandre son parfum ; et, si j'en juge par la fleur épanouie, jamais bouton n'invita tant à le cueillir.

Malheureusement l'honorable M. Corrane avait un goût décidé pour les boutons de rose ; et la touchante simplicité de Kitty l'eût bientôt guéri de son impatience d'être à Dublin, et surtout de l'envie d'envoyer chercher un autre médecin à Chester.

M. Corrane avoit à peine vingt ans ; sa figure étoit agréable, mais son caractère, son esprit et son jugement n'étaient pas encore développés. Comme il pouvait aspirer un jour à une haute fortune, il avait reçu une éducation à l'avenant. Il était certainement homme d'honneur dans l'acception de notre siècle ; et peut-être, si l'on se fût attaché à donner l'essor et à sa franchise et à la noblesse de ses sentimens, aurait-il pu devenir aussi un homme d'honneur des siècles passés. En un mot il était ce que sont la plupart des jeunes gens, un roseau que le vent fait ployer ; et c'était aux circonstances et aux situations futures de sa vie à déterminer s'il serait un jour un grand homme ou un homme ordinaire.

Quand la jeune Kitty fixa son attention, il la regarda comme une jolie enfant qui serait bientôt une belle femme : peu à peu elle approchait tant de la femme, que l'imagination avait moins à faire que la nature elle-même pour compléter l'ouvrage. L'honorable M. Corrane se mit cet ouvrage en tête avec tant de délices, que s'il eût été doué dans ce moment du pouvoir de la création, il est probable qu'il aurait plutôt songé à faire une jolie fille, qu'un monde. En peu de jours il fut assailli des désirs les plus vifs, qu'il chassait du mieux qu'il le pouvait en leur opposant les sentimens de l'honneur et de l'humanité : mais hélas ! au bout de bien peu de tems, ces sentimens s'évanouirent, et bientôt il se convainquit que donner un baiser à une jolie fille n'était pécher en rien contre la morale.

Il était possible cependant que Kitty, jeune comme elle était, eût pu se former de cette morale une idée toute différente ; il crut donc nécessaire de la consulter sur ce sujet.

« J'ai été si heureux, miss Ross ; lui dit-il, par les dons de votre père et vos attentions délicates, que quand mon devoir m'appellera loin de vous, ce qui va bientôt arriver, je ne vous quitterai pas sans regret. »

« Votre honneur est bien bon, répond Kitty. »

– « Vous n'êtes pas si bonne, vous miss Ross, car vous m'avez "volé mon cœur ; et, soit éveillé, soit en songe, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre, je penserai toujours à la jolie voleuse. »

« – Votre honneur veut bien me flatter, répond Kitty. »

– « Non ; ma charmante fille, prenant sa main et l'approchant de ses lèvres, non, Kitty, vous êtes la plus angélique créature que j'aie jamais vue,

et quand je vous quitterai, la vie sera pour moi un fardeau. »

« Ah mon Dieu ! comment votre honneur peut-il parler ainsi ? dit Kitty. »

– « Je parlerais ainsi toute ma vie, lui prenant un baiser. »

« Mais du moins je ne dois pas vous écouter, dit Kitty en s'échappant brusquement. »

« Restez, ma chère Kitty, restez, dit l'honorable M. Corrane ; vous ne savez pas combien vous m'affligeriez. Que puis-je donc vous dire pour vous persuader combien je vous aime ? »

« Rien, répond Kitty ; votre honneur ne me persuadera jamais une telle chose ; mais, quand vous pourriez y parvenir, quel bien en résulterait-il ? Je suis trop jeune pour me marier, trop pauvre et trop votre inférieure pour épouser un seigneur comme vous ; et je suis sûre que votre honneur est trop bon et trop honnête pour avoir d'autres vues sur moi »

« Charmante simplicité, dit-il, qu'il faudrait être misérable pour y porter atteinte ! »

S'applaudissant en lui – même de ce sentiment vertueux, il permit à Kitty de sortir de la chambre, et se mit à songer sérieusement à son départ ; car, malgré les grands talens de M. Ross, ou plutôt malgré les alarmes qu'il avait voulu lui inspirer, M. Corrane trouvait sa blessure si peu douloureuse et son bras en si bon état, qu'il se sentait capable de continuer son voyage sans danger. Par suite de cette généreuse résolution, je veux, se dit – il, rester un jour de plus, et je l'emploierai à fortifier Kitty dans ses sentimens de vertu ; il annonça donc ce soir même à son père la première partie de son intention, en présentant en même tems à M. Ross un billet de banque de vingt livres sterlings, et en louant beaucoup son habileté et ses talens.

M. Ross l'accepta avec les plus vives démonstrations de reconnaissance ; mais son unique crainte était que son honneur ne se pressât trop de partir.

« Je suis également obligé, dit l'honorable M. Corrane, aux soins prévenans et aux douces attentions de votre aimable fille ; j'espère qu'elle voudra bien accepter ce petit présent, lui offrant un billet de la même valeur ; c'est bien peu de chose, mais je me rappellerai toujours son assiduité avec plaisir et gratitude. »

Kitty prit le billet, rougit, s'inclina et soupira, et son honneur, après un déluge de ces petites phrases obligeantes dont il n'était jamais avare, se

retira à son appartement.

Elle se retira aussi, la tendre Kitty, et repassa dans sa tête, avec une vanité bien excusable, tous les complimens de son honneur ; mais ce doux souvenir était accompagné, sans qu'elle pût deviner pourquoi, de soupirs et de larmes. Ses songes, cette nuit, furent les plus agréables qu'elle eût encore éprouvés ; car ils lui présentèrent l'image de son amant, et cette image était si douce et si séduisante.!

Il s'en fallut de beaucoup que l'honorable M. Corrane passât la nuit aussi tranquillement. Veillait-il ? il croyait voir Kitty. Dormait-il ? il la serrait dans ses bras. C'était un choc que sa vertu toute fraîche avait bien de la peine à soutenir.

Il se leva tard, se plaignit d'un violent mal de tête, et fit prier Kitty de venir lui tenir compagnie. M. Ross venait de partir pour visiter un malade ; Suzanne était occupée de son ménage ; le garçon était au-rez-de-chaussée.

Une langueur timide, un abattement que Kitty n'avait pas eu lieu d'observer encore, étaient répandus sur la physionomie de son honneur, et donnait à son visage un air plus intéressant.

« Ma chère Kitty, lui dit-il, je me sens bien mal : asseyez – vous, je vous prie, auprès de moi ; mettez votre main sur mon cœur ; voyez comme il bat vite. Je vais bientôt mourir, Kitty ; mais je mourrai dans vos bras, ce qui est préférable à vivre séparé de vous. »

Kitty ne répondit que par ses sanglots et ses larmes.

« Combien je donnerais, reprit-il, pour avoir toujours ce sein sensible et chéri pour reposer ma tête, quand j'y aurai mal comme à présent ». Et son action s'accordait avec ses paroles.

Le sein chéri et sensible de Kitty palpitait sous le fardeau ; il y avait quelque chose de si doux dans les caresses de son honneur ! Mais aussi sa conscience lui laissait entrevoir qu'il y avait en elles quelque chose de mal ; ce n'était qu'une idée naissante, une étincelle de raison qui ne luisait pas d'un éclat durable, mais dont la lumière vacillante brillait par momens à son imagination.

Son honneur déroba sur ses jolies lèvres un autre baiser, mais accompagné de mots si mignards, et presque si paternellement, qu'elle ne put s'en offenser ; il prit aussi un baiser sur son sein, ce sein blanc comme la neige,

qu'aucune gaze envieuse n'avait encore ouvert, et qui semblait être sous la seule garde de la pudeur.

Tandis que cette pauvre innocente tressaillait et tremblait à des caresses si nouvelles pour elle, morte à toute autre sensation qu'à celles de la tendresse et de l'effroi, la hardiesse coupable de son amant excita tout-à-coup le reste de vertu, ou plutôt de force dont elle était encore maîtresse ; elle s'échappa de ses bras, s'élança vers la porte, et tomba, avant de l'avoir atteinte, accablée de son émotion.

M. Corrane, honteux, confus et repentant, la releva, la conduisit plus morte que vive à un lit de repos, se mit à genoux devant elle, arrosa ses mains de larmes de ses larmes pénitentes ; lui demanda mille et mille fois pardon de son indiscretion involontaire ; se dévoua à la mort la plus affreuse, si jamais il outrageait tant de douceur, d'innocence et de beauté ; lui jura de l'aimer toujours, l'appela son épouse, sa femme chérie, et promit qu'elle le serait un jour à la face du ciel et des hommes.

Kitty, incapable de résister au torrent de sensations tumultueuses qui l'agitaient, s'abandonna sans résistance à son ravisseur ; la vertu et le repentir de l'honorable M. Corrane s'éteignirent en ce moment, et la scène se termina par la ruine de l'innocence.

Adieu, HENRY.

LETTRE X.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham.

Tu as un cœur, William, aussi pudibond, aussi tendre que celui d'une vierge ; soit que tu prennes un air sévère et que tu tonnes contre le monde et moi, soit qu'avec le ton de la plus fine plaisanterie tu racontes une historiette d'amour, l'amabilité de ton âme se déploie toujours. Pourquoi en rougis-tu ? Pour moi je ne suis pas honteux d'avouer que j'ai un cœur sensible, trop sensible peut-être, et que la ruine de la pauvre Kitty m'a coûté bien des larmes. Je suis pas encore assez endurci dans la vertu pour la blâmer avec sévérité ; Corrane même ne mérite pas toute horreur que m'inspirera toujours l'impitoyable ravisseur de l'innocence ; il désiroit de commettre le crime, il

est rai, mais il n'osa pas le préméditer. J'ai écrit le peu que tu m'as raconté de l'histoire de miss Ross ; et après li avoir donné la nuance et le style que je présume qu'elle a employés elle-même en la racontant, je l'ai lue aux tiss Whilaker et Delane comme une anecdote du siècle dernier.

Les deux premières l'ont honoré de leurs pleurs ; miss Amélie Delane, fière de ses connaissances et de son savoir, car son père lui a enseigné le latin, a observé qu'on ne pouvait rien alléguer en faveur de cette jeune dame ; qu'on n'avait employé contre elle, ni piège, ni séduction ; qu'elle avait succombé à la première attaque.

« Insensible pédante, me suis-je dit, tu n'es pas femme comme il m'en faut. »

« C'est précisément cette circonstance, a répliqué Anna Bella, qui, dans ma manière de voir, rend cette jeune personne plus digne de compassion ; elle a été accablée sous le poids de sa propre sensibilisé : est-il un piège plus puissant que celui la ? Quelques minutes de réflexion l'auraient sauvée, sans doute, et sauvée pour toujours. », •

« Douce Anna, ai-je pensé, je t'ai merais, si je l'osais. »

Amélie a répliqué que, suivant elle, , manquer à la vertu n'était autre chose que céder au désir.

« Sans doute, a dit Anna Bella ; mais dois me regarder comme bien inférieure en sagacité à miss Delane, si ce lot doit être appliqué particulièrement cas de cette jeune dame. »

Miss Delane allait discuter cette matière pour prouver son opinion.

Anna Bella rougit, et a essayé de ranger la conversation.

Amélie a renouvelé l'attaque ; miss Peggy, qui a vu la contrainte où se trouvait sa sœur, a interrompu tout-a-oup miss Delane au milieu d'une sentence : « Je suis toujours édifiée, dit-elle, s'entendre une personne de mon sexe moraliser en philosophe ; mais, après out, qu'importe par quel motif Une emme a perdu sa vertu ? Quand elle l'a perdue, c'est pour toujours : considère – on autre chose que le fait en lui-même ? En supposant que l'amant de cette jeune personne lui eût offert une – bourse de cent guinées, et que la vue de l'or eût fait taire sa vertu, cela aurait-il fait aucune différence ? Un juge, sur son tribunal, condamne également un homme aux

galères, soit qu'il ait volé deux louis ou cent : cet exemple n'est-il pas juste, M. Davis. ? »

– « Je ne le crois pas juste, miss Peggy. »

– « En ce cas, monsieur, dites-nous donc à quel degré vous croyez cette jeune dame coupable. »

– « Je suis fâché d'avoir une opinion contraire à celle d'une dame aussi sensée que miss Delane ; mais il me semble que, d'après l'âge tendre de la jeune personne, son inexpérience, sa confiance, son respect et même son affection pour son bienfaiteur, la nouveauté de ses émotions, et plus encore l'ignorance qui l'empêchait de se mettre en garde contre un moment si inattendu, sa faute se réduit presque à rien. »

Anna Bella m'a remercié par un regard d'une douceur angélique : la seule réponse de miss Delane a été de se pincer les lèvres et de jouer de l'éventail.

« Ah ! si les filles étaient sûres de trouver de tels confesseurs, a dit miss Peggy, elles voudraient toutes devenir onnes catholiques. »

La conversation continuait sur ce ton, quand un domestique entra et remit un billet à miss Whitaker. En le lisant, le rougeur soudain colora ses joues ; mais une pâleur mortelle lui succéda bientôt : « C'est de lord Winterbottam, a-t-elle dit ». Peggy prend le billet, et ne l'accompagne la lecture d'une jolie grimace : « *Lord Winterbottam et le capitaine Wycherley présentent leurs compliments aux demoiselles Whitaker ; ils auront l'honneur de prendre le thé avec elles, si elles sont libres ce soir.* » Dans ce moment entre le juge de paix M. Whitaker, avec un pareil billet de milord : « Filles ! filles ! milord et le capitaine vont venir ; *préparez tous vos charmes*, comme dit le poète ». Ah ! vous voilà, M. Davis ; comment vous portez-vous, M. Davis ? Connaissez-vous milord, M. Davis ? c'est vraiment un grand homme, monsieur ; il va être ministre au premier jour. Oh ! c'est un grand politique, celui-là. »

– « Je n'ai pas, monsieur, l'honneur d'être connu de lui ; et, comme je n'en ai pas non plus le désir, je vais me retirer. »

Je vis la joie briller dans les yeux de miss Delane ; l'aimable Anna Bella parut mécontente ; Peggy seule trouva l'usage de sa langue.

– « Et pourquoi donc vous retirer, M. Davis ? Un lord vous fait-il peur ? »

– « Oui, miss Peggy, et une lady aussi, surtout quand elle fréquente le panthéon et l'hôtel Carlisle., »

– « Oh ! tant mieux ; nous allons avoir partage d'avis et la conversation ne tombera pas. Il faut que vous restiez, M. Davis, quand ce ne serait que pour ! m'obliger. »

– « Vous me demandez, mademoiselle, un grand effort de politesse ; je resterais avec plaisir pour vous obliger, le bon ton et la grandeur ne m'inspiraient que de l'indifférence ; mais j'ai onçu contre eux une antipathie invincible. »

« Bah ! bah ! restez, restez, dit le juge ; ous allons apprendre des nouvelles de a guerre et comment va le monde ; nilord sait tout cela de la première main. »

« Allons, monsieur, dit Peggy, je l'aime pas qu'on boude ; prenez votre violon et accompagnez-moi à mon clavecin ; quelles monstrueuses creatures seraient ces hommes, si on ne leur laissait faire que leurs volontés ! »

Vaincu par cette agréable raillerie, je pris le violon et jouai, mais plus mal qu'il ne m'était jamais arrivé.

« Voilà un violon bien boudeur, dit miss Peggy. »

« Je crois, lui dis-je, qu'il se ressent de l'abattement de votre sœur regardez-la un peu. »

« N'ayez pas l'air d'y faire attention ; me dit-elle tout bas ; je vous en dirai la raison un autre jour ; (et plus haut) voyons, monsieur, exécutons ce joli morceau de Tartini. »

Nous étions à-peu-près au milieu de notre concerto, quand on annonça milord et le capitaine ; milord s'avança vers Anna Bella comme pour l'embrasser ; mais elle, d'un air craintif, quoique poli, recula quelques pas, et milord se réduisit à une simple inclination.

Après les politesses d'usage, et dès que tout le monde fut assis, le juge ouvrit la conversation. « Eh bien ! milord, vous avez de la besogne dans les deux chambres » – Mais rien ne vous résiste, victorieux à Londres et partout le globe. »

« Oui, répond le lord, posant le doigt et le pouce sur une tabatière d'or enrichie de diamans, et faisant jouer un très-beau brillant ; oui, les armes de sa majesté, ainsi que son administration, sont couronnées du plus heureux succès. »

Et l'opposition ; pauvres diables ! dit juge.

« Réduits à la fuite ou au silence, épond milord ; et comment pourrait-il être autrement ? Car, pour la sagesse les connaissances, le cabinet de sa majesté, quoique j'aie l'honneur d'en re, l'emporte sur tout ce que le monde politique a encore admiré ; concert incomparable, monsieur le juge, arc bien ndu et qui ne sera jamais rompu. » Dans ce moment entra sir Ambroise, rcher qui vient toujours ici sans cérémonie ; cette arrivée produisit une petite répétition de politesses et d'inclinations, ue le juge termina bientôt par ces nots... : « Et la guerre d'Amérique, milord ? »

– Oh ! ce sont des rebelles à moitié-vaincus ; nous les réduirons aisément. » « Il me semble, milord, lui dis-je, que vous n'en prenez pas très-bien le chemin. »

« Il vous semble, monsieur, me répliqua-t-il ; il vous semble très-mal ; et l'homme que je viens de faire nommer pour commander nos armées, est précisément la personne qu'il nous faut pour mettre ces mutins à la raison. »

– « Quoique cette personne, milord, soit arnie de votre seigneurie, et qu'elle possède sans doute d'autres vertus, on doute un peu de ses talens militaires ; et mes notions particulières »

Milord me lança un regard dédaigneux ; et, approchant son index et son pouce de ses narines : « Chacun, monsieur, dit-il, a ses notions particulières ; il y a trop longtems que je connais le genre humain pour m'étonner de l'absurdité de certaines personnes. »

– « Une trop longue familiarité avec l'absurdité peut en être la cause, milord. »

– « Je n'ai cependant pas l'honneur de vous connaître, monsieur, me regardant de la tête aux pieds. »

« Cette connaissance ne procurerait aucun nouvel honneur à votre seigneurie. »,

« Non, par Dieu ! ni estime non plus ; s'écria le capitaine avec un accent un peu irlandais. »

Dans ce moment, ayant jeté par hasard les yeux sur les dames, je vis Anna Bella pâlir et miss Delane se rengorger de plaisir : les joues de Peggy se colorèrent – de dépit.

« Vous connaissez donc M. Davis ? dit-elle au capitaine. »

« Non, parbleu ! répondit-il. »

« Vois, Anna Bella, continua-t-elle ; je m'étonne que les historiens persistent dans cette erreur insigne, que l'Irlande ne produit pas de bêtes venimeuses. »

Cette petite saillie fit grimacer le capitaine, sourire milord, rire sir Ambroise aux éclats : miss Delane parut piquée.

Bah ! bah ! au diable vos historiens et vos bagatelles ! dit le juge ; parlons encore un peu d'affaires d'état : la chambre des communes, milord, est-elle tranquille maintenant ? »

– « Oui, assez ; il y reste encore quelques factieux, quelques démagogues, mais nous en viendrons à bout très-facilement. »

« Eh oui ! très-facilement, reprit ironiquement sir Ambroise. »

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée d'un domestique qui apportait le thé ; elle tourna ensuite sur la mode, le bouton et les plaisirs de la capitale ; milord parla en amateur enthousiaste : je pris congé, et me retirant à mon paisible hermitage, je m'applaudis de la ruine de ma fortune qui m'a rendu à moi-même et au bonheur. William, je te plains. Adieu.

HENRY DAVIS.

LETTRE XI.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Londres.

JE vous remercie, M. Henry Davis, de votre générosité a mon égard ; quoi ! me donner un cœur tendre et une sensibilité virginal ! conviens au moins qu'il entre un peu de flatterie là dedans. Mais je m'en étonne, car tu sais que je n'aime pas ce jargon affecté ; que ton Anna Bella, en écoutant un récit touchant, se mette à pleurer, qu'elle s'attendrisse qu'elle s'abandonne à toute sa sensibilité, que m'importe tout ce fatras et tes sentimens efféminés ! je les méprise.

Si jamais je veux bien te donner la suite de l'histoire de miss Ross, sois sûr que je la dépouillerai de ces tons tragiques ; je ne fomenterais jamais la folie de personne ; dans ce moment cependant j'ai à t'entretenir sur un sujet bien différent.

Ce fameux écho de scandale le *Morning-Post*⁵ continuait, il y a un jour ou deux, le paragraphe suivant :

« On dit que lord C-n-ll-n et lady O-m-d ont fait ensemble une petite excursion sur le continent ; elle pourra échapper à la rage de son mari, lui a la colère de sa femme. »

Le café du palais est, comme tu le sais, Henry, le rendez-vous de tous ces sublimes génies du jour, qui souvent, ayant part eux-mêmes à ces extravagances amoureuses, préfèrent ces morceaux édifiants du *Morning-Post* aux préceptes les plus instructifs de milord chancelier. Je me rendis au comité de ces savans apprentis jurisconsultes, pour avoir la solution de mes doutes ; ils s'occupaient justement de la discussion de ce sujet : ainsi, sans avoir la peine de faire aucune question, j'entendis raconter cette anecdote au moins de six différentes manières, et toujours avec des commentaires plus étendus que le texte même.

J'ignore si, après avoir lu ce commencement de ma lettre, tu tomberas sur tes genoux, comme un honnête homme doit le faire, pour remercier le Ciel et ta Lucy de leur miséricorde ; ou si, dans un bel accès de sensibilité, tu pleureras sur le prétendu déshonneur de ta famille. Je t'avoue que je m'en inquiète fort peu : que m'importe à moi, que doit t'importer à toi-même, que ton frère et la femme de ton frère, ta sœur et le mari de ta sœur, recueillent la moisson de folie et de ridicule qu'ils avaient semée eux-mêmes ? En tout cas, sèche un moment tes larmes, et écoute le récit suivant ; il va jeter un grand jour sur cet événement.

Hier matin, le plus élégant monsieur de l'univers m'honora de sa visite ; ses boucles arquées en demi-lune embrassaient les deux côtés d'un soulier luisant, et brillaient comme des diamans ; un bas de soie rayé de deux couleurs dessinait sa jambe ; ses cuisses, serrées dans une culotte jaune, paraissaient y avoir été introduites par des forces mécaniques ; de chaque gousset de montre pendait une chaîne étincelante et surtout très-bruyante ; son gilet, bordé d'un feuillage verdoyant, étalait les fleurs les plus vives ;

son frac du matin était d'une couleur si nouvelle, que le nom n'en est pas encore inventé ; mais sa chevelure, ah Henry ! au-dessus de toute description ! Outre ses autres bagues, le petit doigt de sa main gauche avait entièrement disparu sous une large cornaline ; un léger bambou badinait dans sa main droite.

Cette brillante figure entra dans mon cabinet en me glissant un salut affectueux. Je me rappelle que mon maître à danser prit dans ma jeunesse des peines infinies pour me faire acquérir cette grâce, jusqu'à ce qu'un jour ayant épuisé toute la somme de sa patience, il cassa son archet sur mes inflexibles poignets, dont la roideur donnait le démenti à son art, et me laissa, moi et la nature, nous arranger comme nous pourrions.

« J'avais l'honneur monsieur, me dit mon élégant, de servir lady Osmond en qualité de valet-de-chambre, après avoir eu le malheur d'occuper pendant plus d'un an le même poste auprès du brutal sir George. Milady est maintenant allé faire un petit tour tout à fait innocent sur le continent avec lord Conollan, et, s'étant trouvé pressée par les circonstances, elle n'a emmenée avec elle que le laquais de milord, de façon que j'ai perdu ma place par cet accident. J'ai été en conséquence trouver sir George pour mes gages ; mais, au lieu d'argent, il m'a payé par un déluge de malédictions les mieux choisies et les plus énergiques, et il a fini cette plaisanterie par me mettre à la porte avec des gestes très-peu respectueux et en me menaçant de me faire jeter par les fenêtres. »

– « Comment ! monsieur, et sous quel prétexte ? »

– « Ma foi ! sur un très-plaisant : pour avoir servi milady avec une attention trop particulière. »

– « Trop particulière ! Peut-être vous soupçonnait-il d'aider milady dans son commerce avec lord Conollan ? »

– « Ma foi ! monsieur (jetant un coup d'œil de complaisance sur son gilet), je crois que ses soupçons ont été plus avant, et il pense certainement que je lui ai fait moi-même l'honneur de... de... »

– « Mais il n'a, j'espère, aucune preuve de cela. »

– « Non, monsieur, aucune ; il existe bien quelques petites circonstances un peu louches, mais pas une preuve. »

– « Au surplus, monsieur, vous savez là-dessus à quoi vous en tenir : tout ce qu'il nous reste d'important à connaître est de savoir quelles sont les raisons que la partie adverse allègue pour sa défense ; mais peut-être, comme cette affaire intéresse l'honneur d'une famille illustre, vous croirez-vous sous l'obligation du secret. »

– « Moi ! nullement, monsieur ; ils ne m'ont pas traité comme un homme d'honneur, et Dieu me damne si je crois avoir le moindre motif pour respecter le leur ! »

– « Avez-vous connu lady Osmond avant son mariage ? »

– « Personne ne l'a mieux connue, monsieur ; elle s'appelait miss Lucy Strode, était fille d'un marchand, et avait peu de fortune ; elle parvint à s'introduire chez miss Osmond, et vécut avec elle près d'un an avant son mariage ; elle était assez jolie, mais diablement fine ; elle a eu l'adresse d'attraper M. Henry Osmond, le frère de sir George, homme aimable et généreux, mais qui n'a ni fermeté ni vigueur. Comme j'ai l'honneur d'être très-bien avec mistriss Gadbury, femme-de-chambre de milady Conollan, et qu'elle est confidente de sa maîtresse, c'est par elle, monsieur, que je sais tous ces petits détails.

– « Et comment miss Strode a-t-elle attrapé M. Osmond, monsieur ? »

– « En lui accrochant deux mille livres sterlings ; mais il n'y aurait pas eu grand mal à cela, car je crois que son dessein était alors de l'épouser, si M Osmond n'eût pas été assez généreux, ou plutôt assez fou, pour faire présent à sa sœur de cinq mille livres sterlings : cette sottise le rendit si ridicule aux yeux de ces dames, qu'elles se moquaient de lui derrière son dos, et que miss Strode ne put le souffrir depuis. Je ne puis concevoir comment elle a eu le talent d'amener sir George à l'épouser, lui qui avait si peu de penchant pour les femmes ; mais enfin, la chose s'est faite, et ce couple si mal assorti s'est engagé sous les lois de l'hymen. »

« Figurez-vous seulement, monsieur, une femme de qualité et anglaise, mariée à un des sept sages de la Grèce : l'homme se lève à huit heures, endosse une robe-de-chambre de damas broché, met un bonnet de velours noir, et, ses jarrettières à la main, se rend à sa bibliothèque ; là, tirant sur du papier blanc trois lignes droites, et écrivant A, B, C, au bout des lignes, il s'amuse à les considérer avec la plus profonde attention jusqu'à dix heures :

on lui apporte alors son chocolat ; après son déjeuner il fait un tour ou deux au jardin, revient bien vite à sa bibliothèque, s'y enferme jusqu'à quatre heures, et n'en sort alors que pour dîner ; c'est là qu'il voit milady, qui, ne se levant qu'à midi a toutes les peines du monde à avoir fini sa toilette et son déjeuner. Il ne s'était pas encore écoulé un mois de mariage, que ces dîners, quand ils s'y trouvaient tête à tête, étaient accompagnés de quelques vifs dialogues que ma présence même n'interrompait pas ».

« Vous menez-là, madame, une bien belle vie. »

– « Mieux vaut encore cela, monsieur, que de ne pas vivre du tout, ou, ce qui est la même chose, de vivre à votre manière. »

– « Pour quel objet vous ai-je épousée, madame ? »

– « Pour aucun que je ne sache, monsieur ».

– « N'était-ce pas pour me donner un héritier, vous mettre à la tête de ma maison, et pour que vous fussiez ma compagne quand je voudrais suspendre l'application de mes études ? »

– « Quant au premier objet, monsieur, celui qui veut avoir un héritier doit prendre au moins la peine de le faire ; quant au second, je tiens voire maison comme les femmes de qualité le font ordinairement : mais, pour être la compagne d'une souche telle que vous, que le Bon-Dieu m'en préserve ! »

– « Et vous imaginez-vous, ma belle dame, qu'un savant s'abaissera jusqu'à s'occuper des niaiseries et des bagatelles de ce siècle frivole ? »

– « Et vous imaginez-vous, monsieur le savant, qu'une femme d'esprit et du bon ton, telle que moi, se laissera enterrer toute vive avec des corps morts, avec les bustes d'Euclides et d'Archimède, avec un mari qui ne voit personne et qui ne rêve que de calculs et de tangentes ? »

Ces petites conversations finissaient toujours avec autant d'humeur qu'elles avaient commencé, mais quelquefois avec moins d'élégance. Ils se séparaient, l'un pour s'enfermer avec sa pipe et sa bouteille, l'autre pour se préparer pour l'opéra ou quelque assemblée : on portait tous les soirs sir George au lit à dix heures, et milady venait l'y joindre, à-peu près, à trois.

C'était moi qui avais l'honneur d'accompagner milady dans ces expéditions, aussi m'en récompensait-elle souvent par de petites faveurs

bien précieuses ; mais, comme je ne suis pas homme à me vanter des bontés d'une dame vous me permettrez de passer sur ces petits détails.

– « Très-volontiers, monsieur ; mais il me semble que lord Conollan était alors en Italie avec sa femme ».

– « Il en revint six semaines après le mariage de sir George ; mais avec une diminution considérable d'affection pour sa chère moitié, dont il n'espérait plus rien ; et lady Conollan, à ce que me dit alors mistriss Gadbury, ne reconnaissait plus en son mari, de tous les charmes auparavant si puissans sur elle que son titre. Les deux dames redevinrent bientôt inséparables ; et lady Osmond, à l'exemple de son amie, donna à jouer chez elle une fois par semaine : j'observai bienntôt ! que lord Conollan ne manquait jamais de s'y trouver.

J'ai la vanité de croire que je connais les gens de qualité aussi bien que personne de mon état à Londres ; je devinai sur le champ que milord ne venait pas si exactement à nos assemblées pour l'amour de sa femme : pourquoi donc y venait-il ? La réponse à cette question excitait toujours ma jalousie ; mais l'importance et l'immensité de mes occupations ces jours-là m'empêchèrent de vérifier mes conjectures.

Je fus cependant bien au fait : lady Osmond commença à se trouver tellement indisposée une ou deux fois par semaine, qu'il lui était impossible, ces jours-là, d'accompagner lady Conollan dans ses courses et ses visites, et milord avait la complaisance de venir consoler la belle malade et d'abandonner pour elle les cartes et les dés.

Sir george ne dérangeait pas ces charmans tête à tête ; il était régulièrement ivre et au lit avant l'heure où se présentent les visites du bon ton, et quand il était une fois endormi, la maison aurait été en feu qu'aucun de ses gens n'aurait osé troubler son repos pour l'en avertir.

La garde de l'honneur du baronnet se trouva donc confiée à mes soins ; mais comme c'était un fardeau bien importun et bien pesant, je me hasardai à faire entendre à milady qu'il y avait. des gens impertinens. dans la maison, qui osaient se permettre certains propos très-insolens.

Mylady me répondit en colère qu'il n'y avait personne d'aussi impertinent que moi dans toute la maison.

« Impertinent ou respectueux, aveugle ou clair-voyant, heureux ou dans la misère, je serai toujours, lui repliquai-je avec un salut très-profond, l'esclave le plus soumis et le plus dévoué à votre seigneurie. »

Eh bien ! monsieur l'avocat, y a-t-il un seul membre de la chambre des pairs qui eût pu si joliment répondre et si à propos ; mais, vanité à part, j'ai la réplique très-heureuse : c'est mon fort.

« Le visage de milady se dérida ; et, me regardant avec un sourire qui semblait me dire, et me disait peut-être, tu es réellement un joli garçon : « Je vous crois effectivement, Jasmin, me dit-elle en soupirant, capable de me servir avec fidélité ».

– « Avec une fidélité incomparable, milady : c'est là ma seule ambition. »

– « Et que disent donc ces impertinens, Jasmin ? »

– « Ils parlent d'une manière très-peu respectueuse des tête à tête de madame et de lord Conollan. »

– « Sûrement ils n'ont pas l'impudence de penser qu'il se passe rien entre milord et moi excepté le plaisir innocent de la conversation, ou quelquefois une partie de piquet ? Mais qui sont-ils, Jasmin ? Nomme-les-moi, et ils seront 'envoyés aussitôt : faut-il qu'une femme le mon rang sacrifie son plaisir ou son bonheur à leur opinion ? »

– « Non certainement, milady ; mais votre seigneurie ne penserait-elle pas qu'il serait plus prudent de voir milord dans un autre lieu, uniquement pour faire cesser ces propos ? »,

– « Mais, imbécille, ne vois-tu pas que, pour éviter les apparences d'une faute, tu m'y ferais tomber réellement ? »

– « Moi ! je n'ai en vue que le bonheur de votre seigneurie, et je voulais seulement l'avertir que j'ai une sœur qui loue des appartemens très-jolis dans Bond-Street, et que, comme plusieurs sont vacans en ce moment, elle se ferait un honneur d'en accommoder madame. »

– « Je ne veux plus entendre parler de cela ; il faut en vérité que vous comp – tiez bien sur ma bonté pour m'avoir osé tenir un tel langage : allez-vous-en, monsieur. »

Je ne crois pas qu'Homère ou Virgile nous donnent nulle part de vrais principes pour nous apprendre à discerner quand le cœur d'une femme contredit sa langue. J'ai la vanité de croire que Sénèque n'en Savait pas tant

que moi sur cet article ; et mes conjectures, dans cette circonstance, furent bientôt vérifiées ; car dès le lendemain, lord Conollan ne resta avec milady que douze minutes et demie, et me dit en partant, après m'avoir glissé une bourse dans la main, qu'il m'aurait une obligation infinie si je voulais bien prendre la peine de passer le jour suivant, dans la matinée, au café du Cocotier.

La bourse de milord contenait exactement dix-neuf guinées et un schelling. Je ne conçois pas comment lui, qui sait vivre, fut capable d'une telle bétise, et manqua à ce point aux grandes règles du ton ton : sa précipitation en fut probablement la cause.

Je me rendis au rendez-vous. Milord ne fit l'honneur de m'entretenir durantingt minutes de l'esprit et de la vertu le lady Osmond, regrettant qu'il neût jouir de l'un sans exposer l'autre aux ropos perfides de la calomnie. Sa seigneurie, après quelques éloges très-flatteurs sur mon intelligence et ma fidélité, me pria de louer sur le champ n des appartemens en question, en ccompagnant cette 'dernière phrase du Ion d'une bourse plus présentable et plus décente que la dernière : elle était le cinquante guinées.

Ce ne fut pas sans répugnance, monsieur l'avocat, que je servis milord en cette occasion. Outre que cette conduite était contraire à mes principes constans de probité, mon cœur éprouvait en secret les tourmens de la jalousie ; je pris cependant mon parti, considérant qu'il n'y avait pas un mari qui méritât mieux l'honneur du ridicule que sir George, et que je n'étais pas le premier joli garçon qui sacrifiait une bonne fortune à venir à une fortune présente.

Ils se voyaient deux ou trois fois la semaine à leur nouvel appartement, et ils auraient pu vivre longtems heureux sous l'ombre du mystère, sans le plus incroyable et le plus roturier accès de jalousie qui prit tout-a-coup à lady Conollan.

Il est certains cas où, pour la finesse, nous devons accorder la prééminence au beau sexe. Lady Conollan engagea ma chère Gadbury à m'arracher mon secret : et tel est l'aveuglement de l'amour, que je confiai à cette charmante traîtresse les détails de l'aventure avant d'avoir eu le tems de considérer que la perfidie pouvait être cachée sur ces lèvres de rose.

Aussitôt lady Conollan vole raconter l'histoire à son frère, qui eut beaucoup le peine à concevoir comment une femme pouvait n'être pas fidèle à un savant.

Il jugea cependant à propos, dans : ette occurrence, de consulter M. Thimothée Fhistle, l'intendant de la famille depuis quarante ans, et le seul homme lui, soit par ses cheveux gris, soit par ses sentences, ait pu acquérir sur lui quelque ascendant : grace à une petite ruse de mon invention, je fus témoin auriculaire de ce curieux dialogue :

« Thimothée, dit sir George, ma sœur m'informe que lord Conollan et ma femme se comportent d'une manière infame : cela est-il possible ? »

« Très-possible, dit Thimothée. »

– « Je sais, nigaud, que cela peut arriver sans miracle dans le cours ordinaire des événemens d'ici-bas ; mais cela est-il probable ? »

– « Très-probable. »

– « Imbécille ! je ne veux pas dire qu'il y ait aucune improbabilité, puisqu'ils sont homme et femme ; mais ; en considérant leurs rapports respectifs ; et leurs rapports avec moi, cela peut-il être vrai ? »

« Très-vrai, dit Thimothée. »

« Cet homme là tombe en enfance ! s'écrie sir George. »

– « Hélas ! monsieur, j'ai soixante-dix ans, et mes dernières années se sont passées dans le trouble et le chagrin. »

– « Et qu'est-ce donc, monsieur, les motifs extraordinaires qui ont causé ce trouble et ce chagrin ? »

– « Le maître de cette respectable maison a trop de science et trop peu. de jugement ; la maîtresse trop de vanité et trop peu de vertu. »»

– « Et je vous prie, monsieur le sentencieux, pourquoi, ayant connaissance d'un complot aussi abominable, me l'avez-vous caché ? »

– « La connaissance de cette affaire aurait troublé la paix de vos jours, ou non : dans le premier cas, elle était nuisible ; dans le second, inutile. »

– « A-t-on jamais entendu d'aussi mauvaises distinctions ? Mais peut-on savoir au moins comment vous en avez eu connaissance ? »»

– « En partie par mes yeux, en partie par mes oreilles ; plus encore par mes conjectures. »

– « Et ces circonstances que votre sagesse a rassemblées, peut-on les apprendre de votre laconisme ? »

– « Ce fat de Jasmin (c'est moi, monsieur) a, depuis quelque tems, été, sans raison apparente, plus faquin qu'à l'ordinaire, a usé plus d'odeurs, s'est plus souvent admiré dans les glaces, et montré plus insolent envers ses camarades. Quand je le lui reprochai, il me traita de vieux fou, et me dit qu'il se passait plus de choses sur terre que ma belle philosophie n'en pourrait deviner ; et, en parlant ainsi, il jetait un coup d'œil de complaisance sur sa chère petite personne, et prenait une prise de tabac comme les agréables du jour.

Votre seigneurie sait qu'il n'y a pas d'effets sans cause, et qu'une femme est le principe de toute vanité. Lady Conollan revint d'Italie, et introduisit dans cette paisible maison la confusion, sous le nom de jeux et d'assemblées. Un de ces soirs si bruyans, qu'assis dans mon cabinet je méditais sur la vanité et les faux plaisirs des gens du bon ton, j'entendis dans le passage le frou-frou de la soie, et deux personnes qui se parlaient bas ; on entra dans la chambre de milady ; tout était sombre, tranquille, et ce calme n'était interrompu que par de légers murmures et de fréquens soupirs.

La curiosité ne laisse personne en repos. J'allai me cacher dans un coin du corridor qui va aux grands appartemens, précisément à l'endroit où la lampe ne jette qu'une lueur très-pâle ; je vis d'abord passer milady, et deux minutes après lord Conollan. Ma curiosité fut satisfaite ; mais peut-être celle de votre seigneurie ne l'est-elle pas ? »

– « Damnation ! Est-ce-là tout ce que vous savez ? »

– « Lord Conollan a soupé avec mi lady deux ou trois jours par semaine, toutes les fois que sa santé la retenait à la maison. Tout-à-coup cette indisposition a cessé. Jasmin est devenu plus insolent ; milady lui sourit fréquemment ; il l'accompagne toujours quand elle sort : il y a anguille sous roche. »

– « Je vais te dire ce qu'il en est. Ce misérable. Jasmin leur a loué un appartement chez sa sœur pour y cacher leurs infâmes amours ; mais je m'en vengerai : il faut que je punisse leur perfidie ; dis-moi seulement, Thimothée, comment je dois m'y prendre ? »

– « En envoyant un cartel à lord Conollan, il vous passera son épée au travers du corps, ce qui est une très-ample réparation de sa pari, et vous mourrez avec la consolation d’avoir fait ce que l’honneur exigeait de vous »

– Vous êtes plaisant, M. Thimothée mais je ne suis pas un fou à la moderne ; un bon divorce, dommages et intérêts ; ce sont là les armes dont je me servirai ; j’y voudrais cependant mettre aussi quelques grains de vengeance personnelle ; il faut qu’ils apprennent, à leurs dépens, que la science peut être appelée la mère de l’invention, aussi bien que la nécessité. Reviens ici dans deux heures, Thimothée, je te dirai mon projet ; je veux que tu y joues un rôle. »

C’est ainsi que finit le dialogue. N’aimant pas la tournure que prenaient les choses, je courus bien vite chez ma sœur ; j’y trouvai lord Conollan et lady Osmond, à qui je fis part du danger qui les menaçait : et quel parti croyez-vous qu’ils prirent ? Dieu me damne ! si en moins de six heures ils ne sont pas partis pour le continent, sans récompenser ni moi ni ma sœur de tous nos soins. Tout mon sang bouillonne au souvenir de cette indignité ; et, pour couronner cette injure, sir George, comme je vous l’ai dit, a osé me mettre à la porte à grands coups de pied dans le derrière, au lieu de me payer de mes gages.

Ici M. Jasmin s’anima et parcourut ma chambre d’un air fier et majestueux, tel que l’inspire un noble ressentiment.

Quand je le vis plus calme et en état de m’entendre, je le remerciai avec toute la civilité possible du passe-tems que son récit m’avait procuré ; l’assurai qu’il était le plus insolent petit fat que j’eusse encore rencontré ; qu’il devait choisir pour son avocat quelqu’un dont les sentimens se rapprochassent des siens ; que je n’avais pas les qualités requises pour l’être, et qu’il me fallait beaucoup de prudence et de force d’esprit pour ne pas lui répéter les dernières politesses de sir George.

M. Jasmin me lança un regard aussi terrible que sa douce physionomie le lui permit, s’honora de quelques imprécations, et partit en rajustant sa coiffure, que sa véhémence avait un peu dé, rangée.

DAVIS, adieu.

WILLIAM WIMAN.

LETTRE XII.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Tu avais grand tort, Wiman, de penser que je deviendrais misanthrope en me séparant de la société ; j'étais plus en danger de le devenir au milieu de Londres même. Renfermé dans mon charmant hermitage occupé à cultiver mon esprit naturellement enclin à la gaîté, j'aurais pu bien penser du genre humain, si j'eusse ignoré ce qui se passe dans le monde ; mais quel récit viens-tu de m'envoyer, William ? Quelles émotions, quels mouvemens contradictoires il a excités dans mon ame ! Il a d'abord fait revivre en moi ces idées si douces, ces idées si mensongères qui faisaient travailler mon cœur quand je reposais sur le sein de ma Lucy ; l'image perfide de mon amante, mariée à mon frère, m'a fait frissonner ; mais l'idée de Lucy adultère a rempli mon ame d'horreur. En vain avais-tu jeté sur cet affreux tableau un vernis délicat de gaîté et de plaisanterie ; en dépit de moi-même je la voyais dépouillée de tout ornement et dans sa laideur naturelle. Lucy et lord Conollan ! Oh ! amour, devoir, amitié, parenté ! que de noms vides de sens !

Je m'imaginais à tort que ce paisible hermitage m'aurait mis à l'abri de toute tempête morale et physique. Non, l'innocence est persécutée à la campagne, comme à la ville ; et, pour qu'un cœur compatissant soit tout-à-fait tranquille, il faut qu'il choisisse sa retraite au fond d'un désert.

Deux jours après avoir reçu ta lettre, je rencontrai les deux miss Whitaker dans le bois. Anna Bella était pâle et languissante ; la pitié se peignait dans l'œil doux de Peggy, Ta lettre avait disposé mon ame à la sensibilité ; nous fîmes quelques tours ensemble, aussi muets que des statues.

Enfin Peggy rompit le silence. « Ce sera ma, sœur, dit-elle, le récit le plus intéressant du monde pour M. Davis, que de lui raconter une histoire amoureuse, et surtout une comme la vôtre, ou il entre tant de pathétique ; mais si vous ne voulez pas être votre propre historienne, donnez-m'en seulement la commission. »

« Je n'ose vous la confier, Peggy, répliqua sa sœur ; la mort du *Desdemona* entre vos mains ne serait plus qu'une tragédie bien comique ; d'ailleurs, la cause de mon malheur n'est pas un secret ; et quand cela en

serait un, il faudrait qu'il fût bien dangereux à répéter pour que je craignisse de le confier à M. Davis. »

« Le noble lord Winterbotlam m'a fait l'honneur de me déclarer sa passion, il y a à-peu-près deux ans. Je Je remerciai de cet honneur, mais en le priant de me permettre de le refuser ; après quelque tems d'une persévérance inutile, il ne m'en parla plus, et il n'en fut plus question jusqu'à Noël dernier ; il me fit alors la grace de m'assurer qu'il lui était impossible de vivre sans moi ; il s'adressa à mon père, et se peignit dans un jour si beau et si important qu'il gagna entièrement son suffrage.

» Je connais assez le train de vie à la mode, pour être sûre que je ne pourrai jamais m'y faire. Je ne prétends pas justifier cette aversion, c'est une singularité peut-être ; mais enfin telle est ma manière de voir ; le ménage et les soins domestiques sont devenus pour moi une douce habitude ; mon aiguille est une source inépuisable de plaisirs tranquilles : la musique, la lecture ; le dessin, et surtout l'amitié de ma sœur et de mon père ; remplissent la mesure de mon bonheur, Je me sou mets à la routine ordinaire des visites, quoiqu'insipide auprès de mes autres goûts, comme une taxe due à la société ; mais m'engager pour le reste de mes jours dans un cercle de prétendus divertissemens qui jamais ne pourront me plaire, non, non, je n'y puis consentir.

« Pensant comme je le fais, M. Davis, quels agrémens si rares puis-je espérer du titre et de la grandeur de lord Winterbottam ? Mais j'aurais pu encore sacrifier mon dégoût pour la vie à la mode, afin de ne pas encourir la disgrâce de mon père, si je n'avais pas contre milord des objections plus fortes. Il est joueur et débauché, se moque de la religion et de tous les principes moraux, et il a eu des procédés vils qui, d'après ma façon de penser, annoncent un cœur corrompu.

» En vain ai-je intéressé sa propre générosité, en lui déclarant, dans les termes les plus formels, mon aversion pour le mariage ; il m'a répondu en riant que rien ne changeait si vite que l'opinion, et surtout celle d'une femme. A la fin j'ai été obligée de dire à milord, en bon anglais, que mon dégoût pour lui était insurmontable.

» Il a rougi aussi tôt de colère ; mais il a appris, je présume que c'est à la cour, l'art estimé aujourd'hui, de déguiser ses émotions ; il m'a fait

l'inclination la plus profonde (combien je déteste ces politesses perfides) ; m'a dit qu'il était au désespoir de n'avoir pas encore su me plaire ; mais que, comme il était résolu de redoubler ses efforts pour y parvenir, il osait se flatter d'un heureux succès.

» En vain, dans la longue conversation que nous avons eue à ce sujet, j'entrepris de lui prouver l'impossibilité d'un tel événement ; il m'a répondu qu'il n'y avait rien de si probable. »

» Mais, milord, lui ai-je dit, supposons que j'aie déjà disposé de mon cœur.

« Bagatelle ! miss whitaker, me répond-il, c'est ce qui arrive tous les jours ; toutes les dames disposent maintenant de leurs cœurs avec la plus grande facilité ; si vous voulez me rendre l'heureux possesseur de votre personne, je réponds des suites, et je suis certain alors de mériter au moins votre estime. »

– « Puis-je demander à milord sur quels fondemens il établit cette certitude ? »

– « Miss, je puis croire, avec quelque justice, qu'un homme de mon esprit, de mon rang et de mon importance, ne peut manquer, en dépit de toutes sortes de goûts et de caprices, d'inspirer le respect et l'estime. »

– « Je croyais, milord, que, pour faire naître l'estime, il fallait des qualités plus douces : la franchise, la générosité, la bienveillance »

– « Sans doute, répliqua milord, et j'ai la vanité de penser que je possède toutes ces vertus. »

– « Votre seigneurie en est probablement si éprise, qu'elle les renferme et les cache avec soin, comme un avare fait son or. »

– « Vous êtes bien sévère, madame ; et vous ne croyez donc pas que je fasse paraître aucune de ces vertus. »

– « Je puis dire seulement, milord, que vous m'en dérobez jusqu'à la moindre lueur. »

– « Vous m'étonnez, mademoiselle ; si vous adorez, mettre mon rang et ma fortune à vos pieds, si. »

– « Permettez-moi de vous interrompre, milord ; quand un peu de simple bon sens peut nous suffire, n'allons pas nous jeter dans toutes ces belles phrases-là : milord appelle-t-il bienveillance, de persécuter quelqu'un qui

ne l'a jamais offensé ? La générosité consiste-t-elle à ne consulter que votre seul intérêt, vos seuls désirs, peut-être vos besoins ? »

– « Mes besoins ! miss Whitaker ! »

– « Vos besoins, milord. Un homme de l'importance de votre seigneurie ne peut même se ruiner sans qu'on l'ignore.

– « Damnation ! s'écria milord ; et, après quelques autres imprécations :

Si je connaissais l'homme qui m'a ainsi calomnié je lui couperais la langue »

– « Mais, milord, si c'était une femme pourvue de tant de milliers de langues, que toute votre prouesse n'y pût suffire ? »

« Je crois que milord commença à craindre que sa civilité rampante, qu'il prenait pour de la politesse, ne vînt à lui manquer totalement ; il se servit donc, dans cette occasion, de celle qui lui restait encore, c'est-à-dire qu'il prit son chapeau, marmotta entre ses dents qu'il trouverait quelque moment plus favorable, et, en me saluant presque jusqu'à terre, il sortit. »

« Je ne sais sous quelles couleurs il a rapporté cette conversation à mon père ; je n'en puis juger que par l'effet qu'elle a produit : à sa douceur, à son indulgence ont succédé les procédés les plus rudes ; il a affecté aussi un langage nouveau pour nous. »

« Oh ! oui, vraiment, dit Peggy, un style positif et superlatif : Il faut que vous épousiez milord, et vous épouserez milord, car je le lui ai promis ; toutes les filles désobéissantes de la terre ne me feraient pas manquer à ma parole. »

« Oui, papa, lui dis-je ; mais je présume que vous avez promis avec un si ».

« Si quoi ? miss, me répond-il. »

– « Si ma sœur l'aimait, mon papa. »

– « Non parbleu ! je n'y ai pas mis cette condition ; quoi donc ! est-ce a vous à contester l'autorité d'un père ?

– « Non, certainement, monsieur, quand on en fait un légitime usage. Mais il y a beaucoup de gens dans ce siècle qui doutent qu'un père ait le droit de mettre sa fille à mort. »

– « A mort ! effrontée. »

– « Eh oui ! monsieur ; n'est-ce pas la mort d'une jeune fille, que d'être mariée à un homme qu'elle hait : mais, papa, ne croyez-vous pas que milord voudrait m'accepter à la place d'Anna Bella ? Je serais pour lui une bien meilleure femme qu'elle je l'amènerais bientôt au point de se repentir, et vous savez que le repentir est la chose la plus à désirer pour un pécheur comme milord. »

« Le pis de tout cela est que mon père n'entendit pas raillerie ; et tout ce que nous y gagnâmes fut une pleine assurance, professée dans la plus douce chaleur de l'affection paternelle, que si Anna Bella n'épousait pas milord dans l'espace de quinze jours, il la chasserait de sa maison et moi après ; et c'est le point où nous en sommes. »

Je n'eus pas besoin de recourir à l'imposture pour leur témoigner le chagrin dont leur récit m'avait pénétré. Quoique je ne professe pour la tendre Anna Bella aucun sentiment qui ressemble à ce que nous appelons vulgairement amour, j'éprouvai au fond du cœur un certain je ne sais quoi, qui me dit que je mourrais volontiers pour lui être utile.

J'avais déjà, dans un moment de confiance, fait part à ces aimables sœurs de l'histoire de ma vie, en leur cachant le titre et le nom de mon frère ; ce récit avait ému leur pitié ; nous en parlions souvent ; souvent nous raisonnions ensemble sur nos malheurs communs ; insensiblement nous en étions venus à ce degré de familiarité qui bannit toute froide réserve, et nous étions tendres amis, sans songer au nom de l'amitié.

« M. Davis, me dit Anna Bella, quand elle vit le chagrin dont j'étais pénétré, je n'ai pas le droit de vous affliger ainsi, et d'ajouter à vos douleurs déjà insupportables ; mais vous avez un bon cœur, et je suis convaincue, par la médiocrité à laquelle vous vous êtes dévoué, par la retraite où vous vivez, qu'il n'est pas souillé par les vices du jour. Je vous abandonnerais avec plaisir la conduite de ma vie comme à un frère ; conseillez-moi donc dans cette circonstance critique, et, si vous le pouvez, consolez moi. »

Ah ! William, que ne mérite pas une confiance si généreuse ! Mais je te supprimerai le reste de notre conversation ; elle était de ce genre sentimental contre lequel tu lances tes foudres. Je te dirai seulement que je laissai ces aimables filles plus calmes et plus heureuses.

Si tu pouvais, sans beaucoup te déranger, faire quelques informations sur la vie et les mœurs de Milord Winterbottam, n'y manque pas, je te prie.

Ton ami, HENRY DAVIS.

LETTRE XIII.

M. WIMAN A M. DAVIS.

Londres.

UNE femme ! une femme de ce siècle n'être pas charmée par la parure et la flatterie, la dissipation et la grandeur ! Henry, je suis trop incrédule pour ajouter à cette merveille plus de foi qu'au phénix renaissant de ses cendres.

Et peux-tu, Henry, sacrifier ton expérience, ta propre expérience à la séduction de deux jolies lèvres ? confier encore ton cœur à une femme ? ou parce que la sagesse te crie hautement : N'aime plus : vas-tu t'imaginer follement que tu n'aimes plus ?

Dunes de Barham ! Paisible hermitage ! Séjour d'une joie tranquille, inaccessible aux soins ! O amour ! dieu des batailles.

Henry, si tu veux éviter une autre tempête, accours, et choisis pour ta solitude le centre de Londres.

Et cependant si deux telles femmes, ton Anna Bella et ma Kitty existaient dans le monde..... Mais cela est impossible.

Quant à lord Winterbottam, j'ai l'honneur de savoir par moi-même quelques traits de sa vie ; mais j'en ai plus appris encore par quelqu'un de ma connaissance, dont on ne peut soupçonner la véracité, excepté peut-être quand il raconte les folies et les vices des gens de qualité ; car alors ses récits sont presque incroyables.

Lord Winterbottam, d'après lui, est un des plus respectables de cette classe, quoi. qu'il n'ait guère que trente ans ; il paie annuellement à des juifs usuriers la légère somme de cinq mille sept cents livres sterlings sur un patrimoine de neuf mille livres sterlings de rente ; ainsi lui reste un revenu clair de trois mille trois cents livres sterlings par an ; c'est ce qui le met en état de fournir à tous les besoins de la signora Mantorini, danseuse célèbre autrefois à l'opéra de Milan par son extrême agilité ; et, pour soutenir sa

propre maison, il a des des emplois qui, avec les petits revenus casuels, lui valent quatre mille livres sterlings par an.

Milord était à Rome, et faisait des progrès dans la vertu, quand un exprès vint lui annoncer la maladie dangereuse de son. père. Il prit aussitôt la poste pour l'Angleterre ; mais en passant à Milan, probablement le grand besoin qu'il avait de consolation l'engagea à assister a l'opéra, et c'est là que signora Mantorini lui inspira le goût le plus vif.

Le marquis de Carbatelli était alors l'heureux possesseur des charmes de cette virtuose, moyennant la misérable somme le cent doubles pistoles de Milan par an, ce qui ne fait que cinquante guinées.

Milord ressentait un chagrin trop violent pour ne pas chercher à le calmer par tous les adoucissements possibles ; il offrit donc à la signora, pour l'engager être sa consolatrice, un contrat de rente le cinq cents guinées pour la vie, et mille guinées par an durant leur commerce. Mais, tandis que leur marché se négociait, il envoya en Angleterre un le ses domestiques chargé de lettres où il témoignait le regret le plus vif de ce qu' une indisposition soudaine l'avait forcé de s'arrêter à Milan : dans trois semaines au plus, il espérait se jeter aux pieds de son père et se réjouir avec lui du retour de sa santé.

Le domestique avait ordre de revenir aussitôt en Italie avec l'état précis de la situation du père ; c'était en effet de l'état de sa santé que dépendait la guérison complète de la maladie du fils.

Dans le même tems le marquis Carbatelli, alarmé des fréquentes visites de milord, eut une explication avec sa maîtresse. Celle-ci la lui donna avec cette franchise de caractère et de style qui prou vait combien elle avait reçu une éducation au-dessus du commun.

Le marquis fit parler l'honneur, la reconnaissance, son droit d'aînesse en amour. La signora mit tout cela et les cent doubles pistoles dans une balance contre les mille guinées de milord ; et comme l'amour de ce dernier l'emportait sur l'autre de plus de neuf cents guinées, le marquis, auquel il était impossible de rétablir l'équilibre, reçut son congé.

Toute l'espérance qui lui restait, était que le vieux lord pût se rétablir ; mais cette faible attente fut bientôt détruite par le retour du messenger au

bout de treize jours, avec la nouvelle que le père de milord était mort la veille de son arrivée en Angleterre.

Vous pouvez vous figurer le redoutement d'affliction du jeune lord en prenant un aussi triste événement ; il rait parti sur le champ pour Londres, il n'eût été obligé d'attendre une semaine signora, sa seule consolation sur la rre.

Le noble marquis s'apercevant que Mantorini était sourde à sa passion à ses prières, changea son plan d'attaque, écrivit un très-honnête billet doux à Milord, pour le prier de se trouver dans un tel endroit, à une certaine heure.

Milord répondit avec le courage d'un Anglais, et voulant être le premier au rendez- vous, partit six heures avant celle indiquée ; mais l'ardeur de son ressentiment le rendit si inattentif et si distrait, u'il se trompa de chemin et qu'il ne aperçut de sa méprise qu'après être arrivé au sommet du Mont-Cenis.

Comme il était trop tard pour réparer on erreur, milord crut plus à propos le se rendre à Lyon, et d'y attendre la signora.

Mais le même jour qu'elle devait arriver, un valet de milord vit le marquis Carbatelli descendre à la Fontaine d'or, et courut en donner avis à son maître.

Milord était sur le point de s'abandonner entièrement aux sentimens que lui dictoit son courage, quand l'image de la piétié filiale vint se présenter à ses yeux et lui reprocher de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à son père. Un tel remords était un poids trop lourd pour sa délicatesse ; il prend la poste dans le moment même, et ne permet aucun instant de repos jusques à Calais ; il s'embarque aussitôt, et se livre sur le paquebot à un sommeil non interrompu jusqu'à Douvres. Le lendemain sa seigneurie, arriva saine et sauve à son hôtel, place d'Hanovre.

Ce qui se passa à Lyon entre le marquis et la belle ital ienne n'est pas venu jusqu'à ma connaissance ; mais il est certain que le marquis ne jugea pas à propos de la suivre en Angleerre, où elle arriva huit jours après sa seigneurie, et consentit à remplir le rôle qu'il lui destinait, après, toute-ois, la réception d'un petit parchemin préparatoire, gage de l'affection la plus sincère.

La vie d'un lord, continue l'auteur le ce récit, consiste dans ses amours ; les débauches, sa politique et ses dés ; si vous en voulez savoir davantage, me dit-il, adressez-vous au capitaine Wicherley, son ami de cœur ; c'est lui qui a eu l'honneur, depuis plusieurs années, d'être le surintendant des plaisirs secrets de sa seigneurie.

L'accident qui lui fit obtenir ce poste honorable n'est que de la seconde classe ; c'est une folie qui ne mérite pas votre attention ; car ses exploits bachiques sont aujourd'hui trop nombreux et trop peu intéressans pour qu'on se donne la peine de les raconter.

J'étais déterminé à tout savoir, Henry ; je fis donc servir une autre bouteille de vin de Porto, vin que mon conteur aime beaucoup ; et lui faisant quelques complimens sur sa manière de narrer, je l'engageai à continuer.

« Milord, dit-il, et deux autres jeunes gentilshommes de sa connaissance, firent la partie d'aller à cheval aux courses de Burford, sans autre suite qu'un domestique chacun. La nuit les surprit à un très-vaste village près d'Oxford, où ils ne trouvèrent qu'une de ces auberges délicates qui font plus de cas d'un roulier que d'une voiture à six chevaux. Le seul inconvénient qui leur parut devoir en résulter, fut qu'ils seraient obligés d'aller se coucher sobres ou de s'enivrer avec de la bière forte, qui engourdirait des palais aussi fins que les leurs, ou avec de l'eau de-vie, qui les enflammerait jusqu'à la démence ; ils se déterminèrent cependant pour cette dernière. »

A-peu-près vers l'heure silencieuse de minuit, leurs cerveaux se trouvant exaltés au-dessus d'une indolence mondaine, un d'eux proposa de faire une petite excursion dans le village seulement pour casser quelques fenêtres, rosser les connétables, et battre les gardes de nuit : les domestiques, à-peu-près aussi ivres que leurs maîtres, se joignirent à eux pour cette belle expédition. Ne trouvant ni les connétables, ni les gardes de nuit, on se contenta de décrocher les portes, de renverser les charrettes dans les mares, et de quelques autres petites espiégleries, telles que la campagne en pouvait fournir. A la fin milord, à la gloire éternelle de la noblesse, leur fit part de l'idée la plus brillante, et qui semblait lui être inspirée par le génie du lieu ; ce n'était rien autre chose que d'ouvrir les étables à cochons, et de les

laisser courir dans les rues et dans les jardins : cette gentillesse eut tout le succès possible. Les cochons, en courant et en grognant, firent aboyer tous les chiens ; aussitôt les taureaux de mugir les veaux de bêler, les chevaux effrayés de revenir des champs au grand galop ; joignez à cela les chants des coqs, les glapissements des oies, les gloussements des dindons, et vous aurez une idée de ce joli tintamarre. Quelques-uns de nos jeunes fous criaient pour augmenter l'harmonie ; les autres chantaient ; ils étaient enfin au comble de la joie, quand ils se sentirent appliquer sur le dos et sur les épaules, avec une merveilleuse célérité, certains astrigens très-peu propres à augmenter leurs plaisirs.

En moins de deux minutes ils furent étendus dans la boue, et criant miséricorde : Je suis un lord, disait l'un ; je suis un baronnet, disait l'autre ; je suis un membre du parlement, disait un troisième.

Mâles et femelles accouraient de tous côtés :

« Il faut éventrer ces misérables, crie à la fois une demi-douzaine ; les hommes alors abandonnent leur conquête aux femmes, qui, après les avoir accablés de coups les traînent à l'abreuvoir et les y plongent à différentes reprises.

Dans ce moment arrive le maître de l'auberge, accompagné du garçon d'écurie et de M. Grégoire Wicherley, fils d'un boucher irlandais assez riche, qui était venu, avec un troupeau de bœufs coucher cette nuit à l'auberge.

L'aubergiste commence à haranguer l'assemblée ; mais le tapage des femmes et les sceaux d'eau bourbeuse dont elles arrosaient à tout moment les malheureux coupables, détruisaient l'effet de son oraison.

M. Grégoire wicherley, qui ne craignait personne au bâton à deux bouts, se met à en jouer autour de lui ; et, secondé par le garçon d'écurie, il écarte bientôt la plupart des femmes : l'aubergiste, trop gras pour combattre, fournissait à son parti des armes de la haie voisine, et, par leur aide, ils font une retraite honorable jusqu'à la porte de l'auberge, où les villageois, se voyant sur le point de perdre leur proie, renouvellent vigoureusement le combat.

Ce ne fut que par la force invincible du bras droit de M. Grégoire Wicherley qu'ils parvinrent à se renfermer dans la maison, mais si brisés, si

moulus de coups et si crottes, que toutes leurs forces et leur courage leur suffirent à peine pour pouvoir se mettre au lit, où ils restèrent durant les trente-six heures suivantes.

Leur lever fut honoré de la présence d'un connétable, qui les pria de vouloir bien lui faire la grace de l'accompagner chez le juge de paix voisin.

Milord et ses compagnons ne répondirent que par des juremens ; et M. Wicherley, que milord avait engagé à rester avec lui, se donna vingt fois au diable en soutenant que si on voulait faire une telle insulte à milord en sa présence, il ferait sauter la cervelle au premier drôle qui oserait l'attaquer.

Le connétable était un des principaux fermiers de l'endroit, homme de bon sens et de courage, et qui, heureusement, était au fait de son emploi. Jetant un regard de mépris sur M. Wicherley : Je ne sais qui vous êtes, monsieur, et, pour vous parler franchement, je m'en soucie peu : mais, pour ce monsieur, qui se donne le titre de lord, et ces deux autres messieurs qui s'appellent gentilshommes, je les poursuis maintenant en votre présence, monsieur, comme perturbateurs du repos public, et destructeurs de la propriété des sujets de sa majesté ; et quant à vous, monsieur, osez m'interrompre dans l'exercice de mon office, et vous sentirez tout l'effet de mon pouvoir : si je ne crains pas de faire mon devoir vis – à – vis d'un lord, vous pouvez croire que je ne me laisserai pas effrayer par les menaces d'un rustre.

Un honnête et vénérable ecclésiastique, curé de cette paroisse, qui était entré avec le connétable, demanda à parler en particulier à milord ; ils passèrent ensemble dans une autre chambre ; un moment après ils envoyèrent chercher le connétable, et le résultat de la délibération fut que milord laisserait cent livres sterlings au curé pour être distribuées aux habitans en raison de ce que chacun avait souffert, et le surplus aux pauvres. Ainsi finit cette petite gaîté ; mais milord prit un goût singulier pour M. Grégoire Wicherley, lui procura une commission de capitaine, la lui fit vendre pour la moitié du prix, plutôt que d'aller faire la guerre en Amérique, et le garda toujours depuis auprès de sa personne.

Quant à la politique, continue mon conteur, elle passe mon intelligence ; j'ai, il est vrai, étudié l'histoire, et particulièrement celle des Romains, et j'y

ai trouvé que, dans les premiers tems de la république, c'était la mode de vivre, se battre et mourir *pro patria* ; mais maintenant.

M'apercevant alors que mon conteur m'allait donner plutôt un extrait de sa politique que de celle de milord, j'essayai de le ramener au véritable point ; mais il était trop emporté ; il ne put que se répandre en invectives contre lui.

« Si, dit-il, on peut trouver un homme plus rampant à Saint-James, et plus tyrannique chez lui, qu'on m'envoie en pèlerinage à la Mecque. Depuis qu'il est en possession de ses biens, il a changé tout son monde trois fois, ou pour mieux dire, son monde l'a quitté trois fois. Plusieurs de ses gens n'ont encore rien reçu de leurs gages, et, quant aux marchands. il n'y a pas de seigneur dans Londres qui traîne après lui une plus nombreuse suite de créanciers : en un mot cet homme a une ame basse et un cœur corrompu, et voilà tout. »

Comme c'était aussi toute la bouteille et que je ne parlai pas de la renouveler, mon homme prit son chapeau et sortit.

Eh ! quel est, va-tu me demander, ce personnage extraordinaire qui connaît si bien milord de ses affaires ? Son valet-de-chambre, Henry, qui le servait en Italie, quand il fit le marché pour la signora, et qui partagea les coups et les gourmandes dans la fameuse expédition champêtre, qui l'a quitté il y a quatre ans, après avoir été pendant sept à son service ; et qui a eu le courage de lui écrire que, s'il ne lui payait douze mois de gages qu'il lui devait, il ferait saisir ses chevaux et sa voiture dans la rue.

J'ai eu le bonheur de faire recouvrer à cet homme un bien de patrimoine qui lui vaut deux cents livres sterlings de rente ; il est extrêmement reconnaissant, et je le vois quelquefois avec plaisir : ce qu'il y a de singulier, c'est que, quoiqu'il aime à parler, il n'est pas menteur.

Ton ami, WILLIAM WIMAN.

LETTRE XIV.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Barham.

Oui, détracteur du sexe le plus aimable ; oui, j'aime et j'adore : que notre langue est pauvre ! Nous désignons cent couleurs différentes par le nom de brunes. Ces sensations voluptueuses que Lucy m'inspirait, nous les appelons amour. Le respect, l'estime, les sentimens dont je suis pénétré pour Anna Bella, lu les appelles aussi amour : soit ; les affections sont aussi différentes que leurs causes.

Si il pouvait exister une telle femme dans le monde ! Si ? Hérétique !

J'ai communiqué ta dernière, avec les si et tout le reste, aux aimables sœurs.

« Vous avez là un ami bien pénétrant, dit miss Peggy, en lisant ton insolente accusation, et me fixant entre deux yeux. Mais vraiment il rougit ; regarde ma sœur : avais-tu jamais vu un homme rougir auparavant ? Et quoi ! toi aussi, Anna ? Eh mais ! M. Wiman ne t'accuse pas, toi. »

« Maligne, méchante Peggy ! dit Anna Bella ; n'y prenons pas garde, M. Davis. »

Nous continuâmes de lire ta lettre ; plusieurs passages faisaient rire l'une et affligeaient l'autre. « A quel homme, dit l'aînée, voudrait-on m'allier ? Est-il une destinée plus malheureuse pour une femme qui pense, que d'épouser un homme qu'elle ne peut estimer ? »

« Et cependant cette cruelle infortune, reprit la plus jeune, arrive tous les jours, et les femmes qui l'éprouvent vivent et ne s'en portent pas plus mal. »

« L'idée seule m'en fait frémir, répliqua l'autre, et je suis déterminée à encourir plutôt la disgrâce la plus cruelle de mon père, que de m'y soumettre.

« Et cependant Dieu sait, dit-elle (ah ! William, des larmes roulaient dans ses beaux yeux !), combien peu je suis propre à lutter contre l'adversité ! Je n'ai pas une amie chez qui je puisse me réfugier ; je ne sais aucun métier qui puisse me procurer ma subsistance. »

« Comme la sensibilité, dit Peggy, sait se créer des chagrins pour les moindres bagatelles ! Quelle apparence, ma chère Anna Bella, que mon père nous chasse de sa maison ! »

« Nous ! Peggy, répliqua sa sœur, non ; il serait cruel de vous envelopper dans mon infortune. »

« Ce sera *nous* pourtant, dit Peggy ; ou si tu m'abandonnes, sois sure que tu apprendras aussitôt que j'ai sollicité ta fortune auprès de mon père, et que je suis devenue comtesse. Je suis certaine qu'avec soixante mille livres sterlings lord Winterbottam épouserait la vieille mère Shipton ; tu sais qu'il m'a fait l'honneur de m'offrir sa main, quand tu l'as refusé il y a deux ans : mais alors j'étais folle et trop fière pour prendre les restes de ma sœur. »

« Vous auriez pu effectivement le refuser plus gracieusement., répliqua Anna Bella ; car je me rappelle qu'il n'a pas même osé renouveler sa demande. »

« Non, dit Peggy ; mais il m'a envoyé le galant capitaine Wicherley, dont l'éloquence a été si ambiguë, que je n'ai jamais pu deviner s'il me parlait pour lui-même ou pour milord. Je lui ai demandé, avec le plus aimable sourire, ce qu'il voulait me dire : sa réponse a été toute aussi claire, et il était aisé de voir que sa bouche et son cœur parlaient deux langages opposés.

Après l'avoir longtems écouté, je lui déclarai que j'avais toujours détesté les traîtres et la trahison, et que je ne lui donnerais plus audience, à moins qu'il ne m'apportât une approbation signée de milord. C'est par cette plaisanterie que je les perdis tous les deux ; mais le lems et l'expérience rendent sage. »

Dans ce moment un domestique apporta le thé, et bientôt après entra le juge de paix ; mais, sévère et fronçant le sourcil, il ne parla ni à moi ni à ses filles pendant tout le goûter ; seulement il me lançait, de moment à autre, les regards les plus méprisants. Quand le domestique fut retiré, je lui demandai en quoi j'avais pu lui déplaire, et pourquoi il me fixait avec cet air sévère auquel il ne m'avait pas accoutumé.

« M. Davis, me dit-il, si tant y a que votre nom soit Davis, on m'a informé que vous prétendiez à ma fille Anna Bella, et que c'est à cause de vous qu'elle refuse lord Winterbottam, et désobéit à son père. »

– « On vous a mal informé, monsieur. »

– « Pas si mal, M. Davis ; vous êtes tout-à-fait un étranger ici.... ; vous ne portez pas votre vrai nom, et d'ailleurs vous êtes absolument sans biens. »

– « J'en ai peu, il est vrai, monsieur : pour mon nom, ceux qui vous ont dit que celui que je portais était faux, ont pu vous dire aussi quel était mon

véritable. »

– « Non, monsieur ; mais ils m’ont dit que vous aviez été marchand à Londres ; que vous aviez fait banqueroute, et que vous ne viviez maintenant que de charités. »

– « Quelques soient vos donneurs d’avis, M. Whitaker, je vois clairement qu’ils en savent plus qu’ils ne vous en ont dit ; peut-être aussi vous en ont-ils dit plus qu’ils n’en savent : y aurait-il trop d’indiscrétion à demander leurs noms ? »

— « Lord Winterbottam et le capitaine Wicherley, monsieur ; je ne rougis pas de les nommer ; vous ne leur donneriez pas un démenti, je pense ; ils soupent ici ce soir ; mais, pour vous parler franchement, M. Davis, milord est fâché que vous vous soyez introduit ici : ainsi, d’après ce motif et les bruits que tout cela fait courir sur mes filles, vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de ne plus revenir. »

– « Vous êtes le maître chez vous, monsieur. »

« Eh quoi ! est-il possible, papa, dit miss Peggy, que vous vous soumettiez à ne choisir votre société que d’après les ordres de lord Winterbottam, ou d’aucun lord sur terre ? »

– « Taisez-vous, babillarde ; si monsieur Davis était un homme comme il faut, et reconnu pour tel, je n’en agirais pas ainsi. »

– « N’importe qui je suis, M. Whitaker, je ne m’introduirai jamais dans la maison de personne malgré sa volonté ; de tous les reproches que vous m’avez faits, il n’en est qu’un dont je veuille me justifier. Vous pouvez vous glorifier d’avoir pour filles deux des plus aimables des femmes : si ma fortune et mon mérite m’eussent permis d’aspirer à l’une d’elles, j’aurais, quoiqu’avec méfiance, sollicité mon bonheur ; mais, dans ma situation présente, l’idée en est complètement absurde. Oui, monsieur, je voudrais pouvoir leur être utile, aux dépens de ma vie, et je leur sacrifierais peu de chose, car l’infortune me l’a rendue odieuse : mais penser à les allier à ma mauvaise fortune, ce serait détruire pour toujours leur tranquillité et la mienne. » »

Une larme vint obscurcir l’œil de Peggy ; Anna Bella cacha son émotion en couvrant d’un mouchoir sa figure angélique ; le juge parut un peu touché.

« A la bonne heure, à la bonne heure, dit-il, M. Davis, si la chose est comme vous le dites. »

« Mais la chose n'est pas comme vous le dit M. Davis, papa ; car je vous annonce que ma tranquillité serait plus assurée en m'alliant à sa mauvaise fortune qu'à la fortune la plus brillante d'aucun lord, débauché ou joueur, de votre connaissance. »

– « Comment osez-vous parler ainsi, affrontée ? Et qu'en dites-vous, madame ? se tournant vers Anna Bella, êtes-vous lu même avis ? »

– « Oui, monsieur ; mais permettez-moi de vous assurer en même temps que je ne désire aucune union dans le monde : sous votre toit et votre protection j'ai été la plus heureuse des filles, laissez-moi jouir de cette félicité ; ne me forcez pas, monsieur, à me marier contre ma volonté, et jamais vous ne pourrez me reprocher de m'être mariée contre la vôtre. »

« Cher papa, dit Peggy, y a-t-il au monde une punition plus rude que d'être unie pour la vie à un homme odieux ? »

– « Odieux ! miss, lord winterbotlam ; odieux ! »

– « Oui, papa, odieux : un misérable imposteur, moitié ruiné par le jeu, moitié par les extravagances de sa maîtresse italienne. »,

– « A-t-on jamais entendu une pareille impudence ? Y a-t-il jamais eu un homme si malheureux ? Une de mes filles est rebelle, l'autre insolente ; je vous assure que j'ai grande envie de vous chasser de chez moi dans ce moment même. »

« Chassez – nous, papa, dit Peggy ; l'inspecteur des pauvres sera obligé d'avoir soin de nous, et une maison de travail, avec l'âme satisfaite, est préférable, à mon gré, au faste de la grandeur, avec le poison dans le cœur. »

– « Bon Dieu ! bon Dieu ! a-t-on jamais été aussi impudente ? Une maison de travail ! »

« Mon cher papa, dit Anna Bella se jetant aux genoux de son père, pardonnez à ma sœur Peggy ; c'est sa pitié pour moi qui l'emporte au-delà de son bon caractère ; elle sait que mon mariage avec lord Winterbottam ferait le malheur de mes jours, cher papa. » :

– « Levez-vous, levez-vous, Anna Bella : en vérité je ne sais plus que faire ; un marché fait avec milord... un douaire avantageux... les articles

dressés... ma famille comtesse... ma famille ennoblée [a petite Anna, je te donnerai dix mille vres sterlings de plus, si tu veux y consentir. »

– « Donnez-m'en vingt mille de loins, mon cher papa, et ne faites pas ion malheur ; ou plutôt donnez-les à milord ; car, croyez-moi, c'est là son seul bjet, et permettez-moi d'être tou jours cureuse en obéissant toujours à mon ndre père. »

« Oh ! donnez-lui encore ma fortune par-dessus le marché, papa, dit Peggy n se jetant à genoux à côté de sa sœur ; aimez-nous comme vous nous aimiez, ion bon papa (prenant sa main et la faisant), et quand nous pleurerons pour voir des maris, donnez-nous le fouet. » Il y avait un tel mélange de gaîté et e tendresse dans cette apostrophe de eggy, que le vieux juge ne put conserver a colère. »

« Eh bien ! eh bien ! dit-il, levez-vous, levez-vous ; je verrai ce que j'aurai à faire : en parlerai à milord. »

« Il est bien doux pour moi, leur dis – je, d'être témoin de cette réconciliation : puisse-t-elle n'être jamais interrompue ! Du moins ne serai-je jamais un obstacle à sa durée ; car, quoique la bonté compatissante de vos aimables filles ait souvent allégé le souvenir de l'infortune qui pèse sur ma tête, je connais trop bien la valeur de la félicité domestique pour la troubler par aucune démarche. Je vais, monsieur, exécuter la sentence de bannissement que vous avez prononcée contre moi : si jamais les particularités de ma vie malheureuse viennent à être connues de vous ? vous ne la trouverez pas souillée par le déshonneur ; vous ne rougirez point de l'hôte que vous avez admis chez vous. Pour la dernière fois, mesdemoiselles, permettez – moi de vous remercier de votre pitié généreuse, et de vous souhaiter le plus haut degré de félicité humaine : ma vie aurait été trop fortunée si j'eusse pu jouir de votre amitié angélique. »

Je sortis, me sentant prêt à fondre larmes : j'entendis cependant la voix juge, qui me rappelait d'un ton irsolu, et les aimables filles sanglotant op intelligiblement pour mon repos.

William, je t'ai donné l'inspection sur utes mes actions ; répons – moi avec entière liberté, quand il te semblera que le mérite : mais je ne prétends pas dérober un tems précieux en exigeant ; ton amitié une correspondance régulière, et une réponse à chaque lettre ivole et futile que je t'écris. A ton

premier moment de loisir, continue-moi histoire de la pauvre miss Kitty Ross ; la propre douleur ne m'empêche pas compatir à celle des autres.

Ton ami, HENRY DAVIS.

LETTRE XV.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Des Dunes de Barham.

JE vais, William, me montrer nu à s yeux, mettre dans tes mains la verge et la satire, et me soumettre à la correction : connais toute ma faiblesse.

Les trois jours qui ont suivi ma dernière lettre, je les ai passés chez moi, seul, désolé, bravant et invoquant la mort.

Je me suis retracé, aussi bien que le désordre de mon esprit a pu me le permettre, mes afflications présentes et mes infortunes passées, depuis leur origine. Toutes ont leur source dans les détestables pratiques du monde et de la mode ; qui, sans cela, aurait corrompu le cœur de Lucy et perverti le jugement de M. Whitaker ? J'irai, mes disais-je, dans un pays où les mœurs sont pures et innocentes ; je chercherai cette simplicité dans le pays de Vaud ; je gravirai les rochers de la Meilleraie ; et, si je puis le rencontrer, je veux vivre et mourir dans cet heureux coini de terre où vécut et mourut Julie ; Julie Wolmar, la plus vertueuse de son sexe. J'esquissais dans mon imagination les traits, la figure de celte aimable femme ; mais ce portrait ne me montrait jamais qu'Anna Bella. Maintenant, William, applaudis-toi, de la prédiction, accable. loi de ta sagesse insultante, j'avoue que j'aime ; mais ne me crois pas assez dépourvu de tout sentiment d'honneur pour concevoir la plus légère espérance ou moindre pensée préjudiciable à Anna ella.

Il faut que je parte. La distance la plus infinie est préférable au voisinage perfide où je suis d'elle ; j'endure tous ces jours le supplice de Tantale ; mais, quand bien même je retournerais dans ta maison comme par le passé, l'aspect consolateur de cette adorable femme eut diminuer un peu mes tourmens, et non me guérir.

Il faut que je parte. J'aurais exécuté cette résolution, même en la formant, l'image d'Anna Bella en pleurs, au désespoir, ne m'eût arrêté : contre cette chère image, raison, philosophie. valeurs aériennes ! qu'êtes-vous ?

Dans l'un de mes accès d'humeur, sir Ambroise Archer me fit l'honneur de ne venir voir ; depuis le jour que nous tous étions trouvés ensemble avec lord Winterbottam chez M. Whitaker, notre connaissance s'était changée presque en intimité. « Davis, me dit-il, vous viendrez ce soir chez moi ; ma sœur a une commission à vous donner. »

– On doit toujours s'empresse de mériter les bontés des dames, sir Ambroise ; mais je ne me porte pas bien. »

– Je le sais, Davis, et c'est la raison qui m'engage à vous emmener ; ma sœur peut en avoir une autre. »

– « Vous m'excuserez pour ce soir, sir Ambroise ; j'ai été très-incommodé depuis trois jours. »

– « Je le sais, Davis, votre maladie a commencé à-peu-près à sept heures lundi soir ; c'est une épidémie, je pense ; Anna et Peggy Whitaker en paraissent aussi atteintes ; je ne crains pas de la gagner en venant vous voir, parce qu'un vieux garçon est ordinairement hors de ses atteintes ; elle épargne rarement les filles qui ne l'ont jamais eue dans leur jeunesse ; je tremble pour ma pauvre sœur ; depuis le jour qu'elle est venue prendre logis chez vous, elle n'a jamais cessé de louer votre propreté, votre ordre et vos autres qualités, dont l'énumération maintenant nous mènerait trop loin : allons, venez, Davis. »

Cette invitation était trop pressante pour y pouvoir résister.,

Durant le chemin : « J'ai été témoin ce matin, me dit-il, d'une scène originale de confusion et d'embarras chez le juge

Whitaker. En entrant chez lui, avec ma liberté ordinaire, je l'ai trouvé dans le salon assis dans son fauteuil de parade, avec toutes les marques de la magistrature ; c'est-à-dire, ses mules de maroquin bleu, son bonnet de velours vert et sa robe-de chambre de damas. Anna même pleurait et Peggy se mordait les doigts de dépit. »

Après les salutations d'usage : « Appelons-en à sir Ambroise, papa, a dit cette dernière. »

« En appeler ? moi, en appeler ? a dit le juge : Est-ce que sir Ambroise est votre père ? Est-ce lui qui vous a élevées ? A quoi ce monde est-il destiné, puisque l'autorité paternelle est méprisée par des filles en bavette ? »

– « Des filles en bavette, papa, ne devraient pas être jetées à la tête des gens pour les épouser ? »

– « Non, par leur père, mais elles y courent d’elles-mêmes assez vite ; et Anna ou vous, car je ne sais pas quelle est la plus effrontée, ira bientôt prier publiquement ce Davis de l’épouser ; mais je le chasserai bientôt du pays, je vous assure : un misérable qui a fait banqueroute, oser prétendre à une de mes filles ! le beau parti vraiment. ! »

« Vous avez raison, M. Whilaker, lui ai-je dit ; c’est un misérable parti, s’il mérite toutes ces épithètes ; mais qui vous a assuré qu’il avait fait banqueroute ? »

« Qui me l’a assuré, sir Ambroise ? Lord Winterbottam et le capitaine Wicherley m’ont raconté son histoire. Cet homme n’a pas un sol ; et oser prétendre à une fille à moi ! »

« Mais, papa, dit Peggy, est-ce aussi lord Winterbottam qui vous a appris que M. Davis prétendait à une de vos filles ? »

– « Oui, effrontée, il me l’a dit, , et que vous l’alliez trouver tous les jours dans le bois ; le capitaine Wicherley l’a entendu déclarer son amour à votre sœur. »

« En ce cas, le capitaine Wicherley, doit avoir l’oreille bien fine ; car moi, qui n’ai pas quitté ma sœur un seul instant ; je n’ai jamais entendu un seul mot de cette déclaration. Mais lord Wnterbottam croit-il mériter le cœur d’Anna Bella par de si infâmes moyens ? Le Ciel sait que j’aime, oui, que j’aime ma sœur tendrement, mais j’assisterais peut-être avec moins de désespoir à ses funérailles qu’à ses noces avec un homme aussi méprisable. »

Méchante que vous êtes ! dit le juge étouffant de colère : Dieu merci ! sir Ambroise, vous n’avez pas de filles pour vous faire enrager ! »

– « Plût à Dieu, M. Whitaker, que j’en eusse deux aussi désobéissantes et entêtées que le sont les vôtres ! je les guérirais bientôt de leur rébellion. »

– « Oui-dà ! sir Ambroise ; vous êtes un homme de bon sens ; je sais aussi ce que je devrais faire, mais je n’ai pas votre fermeté ; je suis trop bon, on m’attendrit trop aisément : elles verront cependant que, dans l’occasion, je suis capable de persévérance, aussi-bien qu’un autre ; elles verront que, quand j’ai résolu quelque chose, ma volonté est immuable : Je

déclare que vous, Anna Bella, épouserez lord Winterbottam dans la quinzaine, ou que je vous renoncerai pour ma fille. Milord m'a convaincu que je ne pouvais mettre en usage aucun autre moyen qui convînt mieux à ma dignité. »

« Milord vous en a convaincu, a dit Anna Bella qui n'avait pas encore osé lever les yeux, monsieur ; je vous honore et vous respecte comme un père chéri, et j'obéirai toujours à vos justes commandemens ; mais tout ce que j'apprends de lord Winterbottam me confirme dans l'opinion que c'est un monstre de bassesse : la mort me semble préférable à sa main. Si donc mes prières, mes ardentes prières ne peuvent altérer votre résolution, renoncez – moi pour votre fille, abandonnez-moi à ma destinée, et laissez-moi trouver, comme je le pourrai, le peu de repos qui m'est réservé sur la terre. »

Oh ! Davis, la douce majesté de cette exclamation !

Peggy se leva aussitôt, et s'approchant de son père d'un air suppliant, elle le pria de signer aussi son *mittimus* ; car elle avait autant de droit à la persécution et même au martyr qu'Anna Bella elle-même, puisqu'elle ressentait au moins autant d'horreur qu'elle pour lord Winterbottam.

Le juge bondit sur sa chaise ; je crus qu'il allait la frapper : « Eh bien ! eh bien ! sir Ambroise, dit-il, quelle impertinence inouïe ! Je les chasserai cette nuit même de chez moi ; elles ne coucheront plus sous mon toit, les vipères ! N'est-ce pas là ce que vous auriez fait, sir Ambroise ? »

– Pas tout-à-fait, M. Whilaker ; je crois que je prendrais une méthode plus sure. »

– « Dites-mois-la, dites-moi la, sir Ambroise : Bon-Dieu, quel fléau pour un père que des filles entêtées ! »

– « Si vous voulez permettre à ces demoiselles de passer dans leur appartement, mes conseils seront tout à votre service. »

– « Sortez, mutines, ne paraissez devant moi que quand je vous ferai appeler. Et maintenant, sir Ambroise, faites-moi part de votre méthode ? »

– « Eu vérité, M. Whitaker, quoique je n'aie pas cru devoir vous le dire devant vos filles, je pense que votre conduite dans cette affaire n'est pas tout-à-fait sensée. »

Le juge a fait un mouvement en arrière. « Comment ! a-t-il dit. »

– « J’ai peur que vous ne trouviez pas dans les causes célèbres de M. Burn un seul jugement qui vous autorise à forcer vos filles à se marier malgré elles. »

– « Eh parbleu ! qu’ai-je besoin de la loi pour savoir que des enfans doivent obéir à leur père ! »

– « La loi, M. Whitaker, doit malheureusement intervenir dans les cas de dissensions domestiques ; mais si jamais les enfans ont des droits à la loi aussi-bien que leurs parens, c’est certainement dans le cas où vous les mettez. »

– « Eh bien ! si je ne puis les marier comme je veux, au moins je puis les chasser de chez moi : le puis-je ? »

– « Oui ; mais non pas sans leur donner de quoi vivre. Permettez – moi de vous demander, M. Whitaker, pourquoi vous voulez marier votre 1 fille à lord Winterbottam. »

– « Pourquoi ? N’est-ce pas un lord ? N’est-ce pas un homme puissant à la cour ? Et ne veut-il pas lui faire des donations avantageuses ?

– « Tout cela peut être ; je l’ignore ; je vous accorde qu’il la rendra noble ; mais aussi, s’il la rend misérable, le marché ne serait-il pas au détriment de votre fille ? »

– « La rendre misérable ! folie ! folie ! Comment la rendrait-il misérable ? N’aura-t-elle pas tout ce qu’il lui faudra ? N’ira-t-elle pas dans un carrosse à six chevaux ? N’occupera-t-elle pas place de femme de baronnet dans tout le royaume ?

« Tout cela est très-beau, certainement ; mais vous savez aussi-bien que moi que ces grandeurs n’ont aucune valeur en elles-mêmes, et qu’elles n’existent que dans l’idée qu’on y attache. »

– « Surement je sais cela ; me prenez-vous pour un sot ? Mais qui l’empêche d’y attacher de l’idée, et de penser de toutes ces choses comme le fait tout le monde ?

– « Parce qu’elle pense bien de plusieurs autres choses auxquelles vos nobles personnages, qui ne se plaisent que dans le faste et les richesses, ne pensent pas du tout ; parce qu’elle connaît et pratique la piété, la bienfaisance, l’humilité, les qualités sociales, les vertus paisibles de la vie

domestique, et qu'il arrive communément que les gens à qui ces douces affections sont chères attachent peu de prix aux grandeurs. »

– « Vous me rendriez fol avec vos raisonnemens, sir Ambroise : Est-ce qu'un carrosse à six chevaux et un mariage avantageux l'empêcheront d'être aussi bonne qu'elle aura envie de l'être ? »

– « Ce n'est pas le point où nous en sommes ; je dis seulement que ces choses lui sont indifférentes ; qu'elle ne les prise nullement ; ainsi, qu'elles ne peuvent la rendre heureuse avant qu'il fût question de ce mariage. Je crois, M. Whitaker, vous avoir entendu vanter vos fines ; comme les meilleures et les plus douces du monde. »

– « Cela est vrai ; et j'ai toujours été un bon père pour elles ; et maintenant que je veux être encore meilleur, en les établissant richement, elles son désobéissantes ; et vous parlez, sir Ambroise, depuis une heure, sans en venir à ce que vous vouliez me dire : vous vouliez m'apprendre le moyen de les guérir de leur rebellion. »

– « Je vous dirai ma méthode en peu de mots. Laissez-les choisir leurs maris elles-mêmes ; s'ils sont bons, elles auront ce qu'il leur faut ; s'ils sont mauvais, elles ne pourront vous blâmer. »

– « Ah Dieu ! Dieu ! comment peut-on parler ainsi ? Quoi ! je leur donnerais trente mille livres sterlings à chacune pour les jeter à la tête du premier homme de rien, du premier mendiant qui pourra babiller avec elles sur la pitié et la vertu ! »

– « Je vous en prie, M. Whitaker, qu'avez-vous dit à votre père, quand il vous refusait la mère de ces jeunes demoiselles, et qu'il voulait vous faire épouser miss Humphries, qui était riche et de votre âge ? »

– « Je vois où vous en voulez venir, sir Ambroise ; mais la comparaison ne vaut rien ; miss Humphries était bossue, et la petite vérole l'avait défigurée ; mais milord est un homme aussi présentable qu'il est possible d'en voir. »

– « Oui, l'homme n'est pas mal au dehors, mais malheureusement votre fille regarde à l'intérieur, et pense que le caractère de lord Winterbottam est aussi difforme que le corps de miss Humphries. »

– « Mais quoi donc ? je n'ai jamais entendu dire que lord Winterbottam ait fait pis que tous les jeunes seigneurs d'à présent. »

– « Ma foi, monsieur, cela est déjà assez mal, je pense ; mais il y a beaucoup de jeunes seigneurs qui jouent, boi vent, entretiennent des danseuses, diminuent leur patrimoine avec une célérité incroyable, et cependant paient leurs dettes aussi long-tems qu'ils le peuvent, ont des procédés honnêtes et justes, et savent se préserver francs et indépendans du joug de la cour. Je fais cette distinction pour moi-même ; j'ai été un fat dans ma jeunesse, mais jamais je n'ai manqué à l'honneur. »

– « Et voulez-vous dire par là, sir Ambroise, que milord Winterbottam »

– « Monsieur, ce n'est pas à moi à être le délateur de personne ; faites vous même vos informations. Mais en même tems je dois vous déclarer que si vous po ussez votre erreur au point de chasser vos filles de chez vous, ma maison sera leur asy le, et ma fortune, telle qu'elle est, à leur service ; aucun homme, de tel rang soit-il, ne les insultera impunément sous ma protection. Ainsi, mon bon voisin, je vous souhaite le bon jour, et j'espère, quand je vous reverrai, vous retrouver avec de meilleures idées. »

Nous arrivâmes dans ce moment à la maison de sir Ambroise, et quoique je l'eusse interrompu rarement durant son récit, il lui était aisé de voir, par les soupirs que je n'avais pu étouffer, combien ces détails m'avaient intéressé.

Sir Ambroise me présenta à sa sœur, qui me reçut avec toute l'amabilité dont elle était capable.

Elle est très-grande et très-maigre, pâle et décharnée : un physionomiste, en observant ses traits, en conclurait que les so ucis, l'envie et la calomnie habitent son ame ; et les physionomistes voient juste quelquefois.

Observant, pendant que nous prenions le thé, que j'étais triste et abattu, elle essaya d'être extrêmement gaie, et rapporta quelques anecdotes du voisinage, qui m'auraient bientôt convaincu, si j'avais pu en croire notre belle conteuse, que j'avais choisi mon séjour dans une forêt habitée seulement par des ours et des sauvages ; mais le principal mérite de cette dame consiste à tracer des portraits, ; et surtout à saisir toutes les difformités.

« Miss Delane, toute gonflée de ses connaissances, parce que son père est ministre de la paroisse, n'a-t-elle pas l'impudence de former des prétentions

sur le capitaine Wicherley, comme si un homme qui mène un train de vie si brillant pouvait se charger d'une telle pécore sans un sol pour dot !

» Et ces Whitaker, si fières de leurs richesses, quelle confusion elles jettent dans la paroisse ! Ne refusent-elles pas milord Winterbottam ? Vraiment il leur en faut ! Rien que le rang de duchesse à ces dames ! Il n'y a qu'à voir ce que c'était que leur arrière-grand-père. »

C'est ainsi que cette charitable dame employa l'heure du goûter : sir Ambroise s'est fait une règle de ne la contredire jamais, et la plupart du tems ne prête pas la moindre attention à ce qu'elle dit ; nais l'ennui me gagna à tel point que e me levai pour sortir, malgré les constances du frère et de la sœur pour n'engager à passer la soirée avec eux. 1 voulut me reconduire.

« Je vois, me dit – il, combien ma œur vous a déplu ; ainsi je n'ose vous prier de m'accorder une grace que j'avais vous demander. Il faut que vous sachiez qu'elle a cinq mille livres sterlings en propriété, et que Wicherley en a eu rent ; il lui fait une cour assidue, et j'ai leur qu'elle ne me l'enlève si je n'y mets ordre. Je vous avoue que je désirerais utant qu'elle de la voir mariée, mais e ne puis souffrir l'idée d'avoir un omme de sa trempe pour beau-frère ; lepuis quelque tems elle a chanté vos louanges aussi bien que celles du capitaine, t je ne doute pas que si vous pouviez surmonter votre dégoût pour elle, au oint de lui faire quelques honnêtetés, lle ne les prenne pour des marques de passion. Par -là je pourrais éconduire Wicherley sans vous compromettre, et vous rendriez à ma sœur et à moi un service essentiel. »

Je dis à sir Ambroise : « Que, quoique je n'aimasse pas à en imposer en aucunes manière, je ne pouvais lui refuser mon secours – dans cette occasion, du moins autant que quelques flatteries sans conséquence pourraient suffire ; mais que ; pour le moment, j'étais réellement trop mal pour songer à aucune plaisanterie de cette espèce. »

– « Vous aimez, Davis, et c'est la maladie la plus difficile de toute l médecine. »

– « Je ne puis vous contredire, si Ambroise, parce que je ne sais pas précisément quels sont les sentimens que vou comprenez sous cette dénomination ; mai je puis dire avec certitude que je n'a aucune des vues

que l'on attribue généralement aux amans. Je ne forme pour moi-même aucune espérance, aucun souhait ; mais, pour Anna Bella, combien même elle pourrait être à moi, dès demain je la refuserais, à cause d'elle-même. »

– « Je prétends connaître un peu le genre humain, Davis ; mais je renonce à cette science pour toujours, si vous êtes un imposteur, comme des calomnieux voudraient nous le faire croire par leurs infames rapports. »

– « De quoi m'accuse-t-on, sir Ambroise ? »

– « De quelques peccadilles dans le commerce, qui vous ont obligé de vous cacher et de changer votre nom. »

– « J'ai changé mon nom, je l'avoue ; mais pour des raisons toutes différentes : le reste est calomnie. »

– « Le monde est si bon, et tire, comme ma sœur, des conséquences si charitables des moindres circonstances, qu'à moins d'en donner de très-fortes raisons, vous aurez de la peine à colorer ce mauvais pas. »

– « Le monde, sir Ambroise, peut croire ce qu'il lui plaira ; peu m'importe ; mais, dans la position où je me trouve, c'est une double obligation que je vous ai de prendre un si généreux intérêt à mon sort. Pour donner de bonnes raisons sur mon changement de nom (c'est ce que je ne puis guères) ; elles sont fondées sur la sensibilité de mon cœur et sur l'envie que j'avais de vivre ignoré, et elles sont condamnées par mon propre jugement. Je suis honteux de vous le proposer, sir Ambroise ; mais, si vous voulez vous mortifier ce soir en acceptant un mauvais souper, je crois pouvoir vous convaincre que la pauvreté est mon plus grand crime. »

Après quelques instances, sir Ambroise se rendit à mon invitation. Je lui racontai sans déguisement ce qui m'était arrivé jusqu'à ce jour ; je lui donnai des preuves de la vérité, et tirai de lui plusieurs témoignages d'un cœur compatissant.

Il m'offrit son amitié, sa bourse et ses services, m'assura qu'il eût désiré que sa jeunesse n'eût été ternie que par les erreurs aussi légères, me félicita d'avoir un ami tel que toi, William, blâma mon projet de retraite ; s'engagea à veiller sur Peggy et sur Anna Bella, et sortit. L'abattement où je me trouve ne fait précipiter la dernière partie de notre conversation, et conclure.

Ton ami, cher WILLIAM.

HENRY DAVIS.

LETTRE XVI.

M. DAVIS A M. WIMAN.

Barham.

MON CHER WILLIAM,

Comme je le l'ai déjà écrit, sir Ambroise me fit l'amitié de me venir voir medi dernier ; c'est aujourd'hui mercredi soir, et je n'ai vu le digne baronnet que ce matin : je passai tout cet intervalle dans une inquiétude inexprimable, trop agité pour être en repos au gis, trop faible pour sortir. Nous nous vantons des plaisirs que nous devons notre imagination, et réellement ils sont grands ; mais un philosophe ne doit songer qu'en soupirant, que les plus nobles facultés de l'ame peuvent faire notre supplice, aussi-bien que notre bonheur

Avant que je fusse levé ce matin, ma vieille servante a ouvert ma porte, eu s'écriant : O mon Dieu ! mon cher mom sieur, qui est-ce qui aurait jamais pu Il croire ? Mis Anna Whitaker s'est échap po pée de chez son père, et pas une an m ne sait où elle est.....

.....

Juste Ciel ! Mais pourquoi la fuite d miss Anna Whitaker me cause-t-elle de la tête aux pieds, des tremblemens si douloureux ?

La bonne vieille femme m'a rapport tous les propos des commères du vi lage : mais j'étais incapable d'y prêter moind re attention ; j'étais plongé dans profonde stupidité d'un homme qui rêw et qui ne pense pas : à la fin, j'ai ro ouvré assez de force et de raison pour re en état de me lever.

Mon déjeuner était prêt ; je l'ai pris, crois, par habitude ; je me suis promené quelques momens dans mon petit rdin, et, m'asseyant sur un banc, j'y passé deux heures presque sans m'en percevoir : je n'ai été tiré de ma rêverie que par la voix aigre de ma vieille servante, qui disait des injures à deux ou trois paysans arrêtés à ma porte : était le digne connétable du village, ui venait, accompagné de deux témoins, exécuter une commission qui trouve que la malignité *peut* pénétrer ans le cœur même d'un magistrat, et u'un lord *peut* être un très-plat et très-et personnage.

N'est-ce pas incroyable, Wiman ? Jales Whitaker, écuyer, a rendu plainte juge lord Winterbottam de la perte de quelques-uns de ses biens propres, et n'a véhémentement suspecté de les reveler dans ma maison ; et le juge lord Winterbottam a signé un ordre pour que l'on visitât ma maison à ce dessein ; mais, comme aucun de ces deux fameux magistrats n'aurait trouvé dans *Burn* lui-même que des hommes ou des femmes aient jamais été appelés des biens volés, l'ordre était donné pour chercher une robe, un mantelet et quelques autres vêtements de femme appartenant au susdit James whitaker, écuyer : n'est-ce pas la un chef-d'œuvre d'invention qui mérite ton approbation ?

Tandis que je lisais cette savante composition par-dessus l'épaule de notre *homme en charge*, qui n'avait pas voulu qu'un morceau si précieux sortît de ses mains, arrive sir Ambroise Archer, qui, ayant prévu cette visite, et se doutant qu'elle pourrait me causer de l'embarras, accourait obligeamment à mon secours.

Sir Ambroise a pris doucement le papier des mains du connétable ; et l'ayant parcouru d'un coup-d'œil, il a parti 'un grand éclat de rire, et l'a mis aisiblement dans sa poche ; puis, frappant sur l'épaule du connétable : « Retourne d'où tu viens, lui dit-il ; ô toi, fidèle représentant du plus sot des iges ; va informer tes dignes commettons de ce que j'ai fait, et dis-leur que je les avais trouvés ici au lieu de toi, les aurais traités d'une autre manière. » « Mais votre honneur foule aux pieds loi ! dit le connétable. »

« Oui, répond sir Ambroise Archer, je te foulerai aux pieds toi-même pardessus le marché, si tu ne sors aussitôt. »

– « Dieu bénisse votre honneur ! dit connétable ; votre honneur empêchera u'ils ne me maltraitent. »

Sir Ambroise lui fit un signe de tête affirmatif.

– « En ce cas, dit le connétable, je te moque d'eux ; car je ne dépends ni e l'un ni de l'autre. »

Sir Ambroise a exigé que j'allasse îner avec lui ; j'ai prétexté mon indisposition, ma tristesse et mon abattement : tout cela a été. inutile.

En me conduisant dans sa voiture, il m'a fait le récit suivant : « Dimanche, j'assistai à l'office du matin et du soir ; mais le désir de voir et d'entretenir un moment les miss Whitaker m'y engagea autant que la piété :

elles n'y parurent pas de toute la journée. Le soir j'eus compagnie chez moi ; le jour suivant, à-peu-près vers midi, je me rendis chez le juge, et j'allais entrer dans la salle, avec ma familiarité ordinaire, quand un domestique me dit que son maître était à parler d'affaires avec lord Winterbottam : je demandai si les dames étaient visibles ; elles étaient aussi en affaire.

« Mardi, je différerai ma visite jusqu'à l'heure du thé ; un autre domestique, qui m'avait autrefois appartenu, me dit que son maître était avec lord Winterbottam.

– Et où sont donc ces demoiselles ? – Monsieur, elles ne voient personne. -Elles ne voient personne, Pierre ? Elles ne sont pas malades, j'espère ? Pierre alors affecta un air de mystère et d'importance, sans répondre à ma question ; grâces à quelques flatteries et à un léger présent, les deux pins puissans moyens de réussir dans ce siècle corrompu, je tirai de Pierre les lumières suivantes : Toute la maison était dans le trouble et la confusion ; les dames confinées dans leur appartement ; le juge continuellement enfermé avec milord et le capitaine ; les gens d'affaires allant et venant ; le silence le plus rigoureux prescrit à tous les domestiques, et des ordres de César le juge et ses filles à tout le monde et particulièrement à *mon honneur*.

« J'étais déterminé à ne pas vous voir, Davis, avant d'avoir tenté un nouvel effort ; je revins donc aussitôt chez moi et écrivis aux miss Whitaker pour leur offrir ma maison et mes services : mon dessein était de passer ce matin chez le juge et d'engager Pierre à remettre la lettre. Mais ma très-chère sœur, brûlant toujours de me prouver son zèle quand elle a quelque anecdote agréable à me communiquer, m'a éveillé ce matin avec la *monstrueuse nouvelle*, comme elle l'appelait, *de l'échappée d'Anna Whitaker*. Je me suis levé et m'habillai promptement, afin d'aller trouver le juge lui-même, quand un de ses gens m'a apporté de sa part une lettre contenant une réquisition formelle de sa fille et l'avis que je devais m'attendre à être *poursuivi suivant la loi* si je la soustrayais à l'autorité paternelle. J'ai laissé ma sœur occupée le plus agréablement du monde à tirer du domestique tous les détails de cette affaire, et je me suis rendu aussitôt chez mon sage voisin.

« Je me suis fait annoncer. A-peu-près au bout de dix minutes on m'a apporté un billet du juge, par lequel il me faisait savoir que si je lui amenais sa fille, je serais le bien-venu, qu'autrement il me priait de l'excuser. J'ai demandé si lord Winterbottam était avec lui : sur la réponse affirmative, j'ai sauté en bas de ma voilure ; et, m'élançant dans l'antichambre, j'ai demandé qu'on m'introduisît dans la salle où étaient ces messieurs. Grand embarras entre les deux domestiques : aucun d'eux ne fait un pas en avant. En ce cas, leur ai-je dit, il faut donc m'introduire moi-même, et je l'ai fait sans autre cérémonie. La surprise, en me voyant, a été grande, et on m'a reçu assez gauchement. Pour ajouter à la confusion, le connétable s'est trouvé là, et je l'ai reconnu. Quoique je ne susse pas les ordres particuliers dont on le chargeait en ce moment, j'ai pris la liberté de demander qu'il se retirât pour quelques minutes : Vous avez toutes vos instructions, lui dit milord ; vous pouvez aller exécuter votre commission : nous avons commencé alors une petite conversation très animée, dont je vais vous rapporter la substance autant que je pourrai me la rappeler.

« Je te l'envoie, Wiman, toute dialoguée.

Sir Ambroise. J'ai reçu de vous, ce matin, M. Whitaker, une lettre bien extraordinaire ; j'espère que c'était de votre part une plaisanterie ; autrement je suis fâché de vous dire que vous ne m'auriez pas traité comme le méritait notre longue et intime amitié.

Le juge. Tous ces propos ne signifient rien, sir Ambroise ; c'est très-mal fait de soutenir des enfans rebelles contre leurs parens. Ma fille se serait plutôt mangé tous les ongles que de s'échapper, si vous ne l'eussiez encouragée à le faire. Rappelez – vous ce que vous leur avez dit ; que votre maison serait leur asile, et votre fortune à leur service.

Sir Ambroise. Ce que j'ai dit, M. Whitaker, je prends la liberté de le répéter, et vous pourrez par la suite appeler milord en témoignage. Ma maison sera leur asile, ma fortune sera à leur service, toutes les fois qu'il leur plaira d'en disposer ; mais permettez-moi de vous dire, voisin, que les conseils qui vous ont fait adopter des mesures par lesquelles tout autre asile que votre propre maison devient nécessaire à vos filles, méritent, non vos remerciemens, mais votre exécution.

Lord Winterbottam. Je crois voir, sir Ambroise, que c'est une pierre que vous me jetez.

Sir Ambroise. A vous, milord ? Dieu m'en préserve ! Un personnage de voire rang, de votre honnêteté, de votre probité, ne peut s'abaisser à abuser de la crédulité d'un brave et digne homme.

Lord Winterbottam. Je présume, monsieur, que vous connaissez le traité qui se négocie entre nous deux.

Sir Ambroise. Je le connais, milord, et suis loin de blâmer votre seigneurie de chercher le bonheur où elle doit espérer de le rencontrer.

Lord Winterbottam. Et vous connaissez les obstacles que le caprice de la demoiselle oppose aux vœux de son père et aux miens.

Sir Ambroise. Caprice ! milord ; voilà un mot dur et nullement de saison : c'est probablement la vanité de votre seigneurie qui gratifie miss Anna Bella de cet attribut.

Lord Winterbottam. Ce discours est un peu libre, sir Ambroise.

Sir Ambroise. Et honnête aussi, milord, et il sied à un Anglais, à un ami de l'innocence, de l'humanité et de la vertu. Votre seigneurie veut dire, vraisemblablement, que miss Whitaker ne reçoit pas vos soins avec toute l'ardeur que vous désirez inspirer.

Lord Winterbottam. On sait qu'elle ne les reçoit pas, sir Ambroise, et l'on sait aussi pourquoi elle ne les reçoit pas.

Sir Ambroise. Je pense qu'on le sait, milord.

Lord Winterbottam. Oui, monsieur ; je le dois à l'hypocrisie, aux spécieuses insinuations de votre nouvel ami, d'un banqueroutier, d'un homme obligé de cacher sa personne, et qui n'ose avouer son nom.

Sir Ambroise. Vous êtes la politesse même, mi lord, et votre seigneurie croit donc réellement que la jeune demoiselle a de l'inclination pour lui ?

Lord Winterbottam. Je le crois ; la chose est trop visible.

Sir Ambroise. Et votre seigneurie daignerait condescendre à accepter la main d'une femme malgré elle ?

Lord Winterbottam. Fadaïses que tout cela, sir Ambroise ! Des jeunes femmes savent à peine ce qu'elles veulent... : aujourd'hui une chose, demain une autre.

Sir Ambroise. Au moins votre seigneurie devrait attendre que demain arrive ; jusques-là je dois prendre la liberté de vous dire que vous avez prononcé contre vous-même.

Lord Winterbottam. Oui ; et, en attendant que demain arrive, elle court à sa ruine.

Sir Ambroise. Je dois imiter la politesse de votre seigneurie : sauvez-la de vous-même, milord ; c'est, à mon humble avis, la seule ruine qu'elle ait à craindre. (Cette réponse hardie fit perdre la parole à milord, de rage, je pense.)

Le Capitaine : Dieu me damne ! sir Ambroise : pensez-vous que je verrai tranquillement insulter milord ?

Sir Ambroise. Paix ! misérable ; rampe, et tais-toi.

Le Capitaine. Voilà un langage, monsieur, qu'on ne tient pas à un homme comme moi.

Sir Ambroise. Un homme comme toi ! Ne me force pas de te mépriser encore davantage.

Le Capitaine. Eh bien ! monsieur, je trouverai un moment. (Pendant ce tems, milord promenait de long en large sa sourcilleuse majesté.)

Sir Ambroise. M. Whilaker, me voici engagé insensiblement dans une altercation avec milord, tandis que je n'avais affaire qu'à vous : quel est le but de votre lettre ?

Lord Winterbottam lez-vous jurer Sur votre honneur, sir Ambroise, que la jeune demoiselle n'est pas dans votre maison ?

Sir Ambroise. Vous n'avez pas le droit de me faire cette question, milord ; je veux bien vous donner une réponse cependant : si elle est chez moi, elle est et sera à couvert des entreprises de votre seigneurie.

Lord Winterbottam. Vous voulez, je pense, vous opposer aux lois de votre pays.

Sir Ambroise. Je veux opposer la loi à l'oppression : commencez, et essayez sa force.

Le Juge. J'espère avoir le droit de vous faire cette question, sir Ambroise.

Sir Ambroise. Vous l'avez, monsieur. Votre fille n'est pas chez moi, et elle regrette de toute son âme.

Le Juge. Et, sur votre honneur, vous ignorez où elle est.

Sir Ambroise. Je l'ignore.

Le Juge. En ce cas, elle doit être chez Davis. Nous l'y tiendrons bientôt, milord (*lui jetant un coup d'œil d'intelligence.*)

Sir Ambroise. Il vaudrait mieux envoyer un ordre signé de votre seigneurie pour vols cachés dans sa maison.

Le Juge. Parbleu ! et c'est bien ce que nous avons fait, sir Ambroise : voyez comme les gens d'esprit se rencontrent !

Sir Ambroise. Vous l'avez fait ?

Le Juge. Oui parbleu !

Sir Ambroise. En ce cas, vous êtes le plus grand fou que je connaisse : adieu. Le capitaine m'attendait à la portière de ma voiture, murmurant quelques mots de satisfaction. Si, lui dis- je vous avez envie de conserver vos oreilles dans toute leur longueur, hors de mon chemin. Je sautai aussitôt dans ma voiture, et me suis fait conduire chez vous.

Ici a fini le récit du baronnet. Tu remarqueras, aussi facilement que moi, les obligations que j'ai à ce digne ami ; froid et impassible pour lui-même, il s'irrite dès qu'on m'insulte. Je lui ai témoigné la reconnaissance dont sa générosité m'avait pénétré ; mais, me sentant mal à mon aise, et ne soupirant que pour la solitude, où l'image d'Anna Bella m'occupait tout entier, je lui ai demandé la permission de me retirer chez moi.

Pour y soupirer en secret, a dit sir Ambroise ; pour abandonner votre imagination à la sensibilité ; pour être une femme quand il vous faut montrer l'activité et le courage d'un homme. Vous devriez vous faire voir en public pour fermer la bouche à la calomnie, qui ne manquera pas de suggérer que vous et miss Whitaker êtes partis ensemble. C'est aujourd'hui promenade au jeu de boule ; milord l'honore quelquefois de sa présence ; il n'y a pas de doute, d'après ce qui s'est passé ce matin entre lui et moi, qu'il ne nous y diffame indignement : aparaissons, et faisons-lui baisser les yeux. Je veux aujourd'hui être votre médecin ; Henry. *Vous n'avez pas maintenant le loisir d'être malade*⁶.

Votre courage excite le mien, sir Ambroise ; je vous demande seulement une demi-heure, de l'encre et du papier pour écrire une lettre très-courte, mais nécessaire, et j'essaierai ensuite de répondre à cette preuve de votre généreuse amitié. Sir Ambroise m'enferma dans sa bibliothèque, où ayant

fait des réflexions aussi mûres que mon esprit pouvait alors me le permettre, je me suis hasardé à écrire la lettre suivante :

MILORD,

Après une jeunesse infortunée je me suis retiré dans ce village pour oublier le monde et passer le reste de mes jours tranquille et inconnu ; je n'ai jamais fait tort à aucun être dans la nature ; c'est donc bien gratuitement que votre seigneurie a daigné me choisir pour m'honorer d'une bienveillance toute particulière ; je désire vous remercier, milord, comme je le dois, et j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous témoigner ma reconnaissance seul à seul, demain à six heures du matin, dans le petit bois ; pour me rendre plus digne de cette distinction, j'abjure pour toujours le nom de Davis, que j'avais pris pour vivre et mourir dans l'obscurité, si votre seigneurie me l'eût permis, et je reprends mon nom légitime, que m'a transmis mon honorable père le défunt chevalier George Osmond : je vous demande donc la permission de m'appeler maintenant,

De votre seigneurie,

Le très-obéissant serviteur,

HENRY OSMOND.

J'ai cacheté ma lettre et l'ai mise dans ma poche, espérant la glisser dans la boîte où le courrier de Londres apporte ses lettres tous les soirs à six heures.

Le jeu de boule était plein, et l'on y était plus occupé des nouvelles du jour que du jeu ; jusqu'alors on avait pris assez peu garde à moi, mais on m'a fait ce soir mille politesses, grâce au généreux lord Winterbottom : comme milord, il s'était attiré la haine de toute la société du voisinage ; loin de croire à ses insinuations malignes, on l'en méprisait davantage ; mais j'étais principalement soutenu par sir Ambroise, que tout le monde aimait.

Tout cela, mon cher William, tout cela m'annonce le terme de ma retraite solitaire. Une douce amitié avec les aimables demoiselles Whitaker eût été compatible avec mon plan, eût même ajouté à ses charmes ; mais plutôt que de m'allier avec tout le voisinage, je me réfugierai plutôt au milieu des rochers de la Meilleraie ; je dois fuir une liaison générale ; et toi aussi, je

dois te fuir, chère Anna Bella ; je sais trop combien il est dangereux de se familiariser avec le bonheur.

J'ai eu beaucoup de peine à échapper à un grand souper que sir Ambroise levait donner à cause de moi. Rentré dans mon hermitage, je consacre les premières heures à converser avec mon ami ; les autres, je les emploierai à penser à demain.

Le meilleur des amis des hommes.

Adieu, p pour être, pour toujours,
HENRY OSMOND,

Fin du Tome premier.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Anna Bella, ou Les dunes de Barham , traduit de l'anglais de Mackensie ["sic"], par Griffet de La Baume

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6362545h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Toutes les fois qu'il est question de livres, argent d'Angleterre, on n'a qu'à y substituer mot louis, et on aura à-peu-près la même valeur.

2 La dernière guerre d'Amérique.

3 Imitation d'un vers de Shakespear.

4 On s'apercevra facilement ici de plusieurs bévues ; mais je prie de remarquer que c'est un Irlandais qui parle, et que toutes les fois que les Anglais les mettent en scène, ils s'attachent à les ridiculiser, en leur prêtant les fanfaronades et les balourdises les plus grossières.

5 Un des vingt journaux qui paraissent tous les jonrs à Londres.

6 Vers de Shakespear.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVANT-PROPOS.
3. ANNA BELLA, OU LES DUNES DE BARHAM.
 1. LETTRE PREMIERE. DAVIS A M. WIMAN.
 2. LETTRE PREMIERE. DAVIS A M. WIMAN.
 3. LETTRE II. LE MEME AU MEME.
 4. LETTRE II. LE MEME AU MEME.
 5. LETTRE III. M. WIMAN A M. DAVIS.
 6. LETTRE III. M. WIMAN A M. DAVIS.
 7. LETTRE IV. M. DAVIS A M.WIMAN.
 8. LETTRE IV. M. DAVIS A M.WIMAN.
 9. LETTRE V. M. WIMAN A M. DAVIS.
 10. LETTRE V. M. WIMAN A M. DAVIS.
 11. LETTRE VI. M. DAVIS A M. WIMAN.
 12. LETTRE VI. M. DAVIS A M. WIMAN.
 13. LETTRE VII. M. WIMAN A M. DAVIS.
 14. LETTRE VII. M. WIMAN A M. DAVIS.
 15. LETTRE VIII. M. DAVIS A M. WIMAN.
 16. LETTRE VIII. M. DAVIS A M. WIMAN.
 17. LETTRE IX. M. WIMAN A M. DAVIS.
 18. LETTRE IX. M. WIMAN A M. DAVIS.
 19. LETTRE X. M. DAVIS A M. WIMAN.
 20. LETTRE X. M. DAVIS A M. WIMAN.
 21. LETTRE XI. M. DAVIS A M. WIMAN.
 22. LETTRE XI. M. DAVIS A M. WIMAN.
 23. LETTRE XII. M. DAVIS A M. WIMAN.
 24. LETTRE XII. M. DAVIS A M. WIMAN.
 25. LETTRE XIII. M. WIMAN A M. DAVIS.
 26. LETTRE XIII. M. WIMAN A M. DAVIS.
 27. LETTRE XIV. M. DAVIS A M. WIMAN.

- 28. LETTRE XIV. M. DAVIS A M. WIMAN.
- 29. LETTRE XV. M. DAVIS A M. WIMAN.
- 30. LETTRE XV. M. DAVIS A M. WIMAN.
- 31. LETTRE XVI. M. DAVIS A M. WIMAN.
- 32. LETTRE XVI. M. DAVIS A M. WIMAN.

4. Notes

5. À propos de cette édition numérique